



Patrick BOBILLON

L'irrationalité des croyances

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Philosophie

Parcours : Philosophie pratique

Sous la direction de M. Denis Perrin

Année universitaire 2016-2017

Université Grenoble Alpes

Patrick BOBILLON

L'irrationalité des croyances

Mémoire de Master 1

Sous la direction de M. Denis PERRIN

Année universitaire 2016/2017

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussigné Patrick Bobillon déclare sur l'honneur :

- être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;

- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;

- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;

- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à : Grenoble

Le 25 mai 2017

Signature de l'auteur du mémoire :

Remerciements

Mes remerciements vont avant tout à mon directeur de mémoire, Denis Perrin, pour nos entretiens riches en conseils, sa disponibilité, sa patience et ses nombreuses relectures.

Je tiens à remercier également Philippe Saltel, qui a accepté de faire partie de mon jury de soutenance, et Marlène Jouan pour m'avoir consacré du temps et pour son aide en cours.

Mais c'est aussi l'ensemble des professeurs de philosophie de l'ARSH que je voudrais saluer pour la qualité de leurs prestations, l'amour de leur discipline qu'ils transmettent et le bonheur que j'ai éprouvé pendant mes années de licence.

Enfin, je veux joindre à ces remerciements mon épouse, Isabelle, pour son soutien et ses corrections ainsi que mon fils, Tom, pour toute la matière à réflexion qu'il m'apporte.

Sommaire

Préliminaires.....	7
Introduction générale.....	9
Partie I - Définitions et origines de la croyance.....	12
Chapitre 1 – Qu'est-ce que croire?	13
Chapitre 2 – Types et hiérarchie des croyances	21
Chapitre 3 – Origines de la croyance	25
Section 1 - L'origine phylogénétique	26
Section 2 - L'origine ontogénétique	30
Chapitre 4 – Conclusion de la partie I.....	34
Partie II - Irrationalité de la croyance	36
Chapitre 1 – Introduction	37
Chapitre 2 – La justification.....	39
Chapitre 3 – Le cohérentisme.....	42
Chapitre 4 – Le foundationalisme	45
Chapitre 5 – L'internalisme et l'externalisme	47
Chapitre 6 – Le mode d'acquisition de la croyance.....	50
Chapitre 7 – L'intuition et l'évidence	52
Chapitre 8 – Conclusion de la partie II	53
Partie III -L'irrationnel et la vérité, la science, l'induction et le prosélytisme	54
Chapitre 1 – Besoin de croyance ou besoin de vérité	56
Chapitre 2 – Les croyances irrationnelles et la science.....	58
Chapitre 3 – Le raisonnement par induction et la croyance.....	61
Chapitre 4 – Prosélytisme et croyances irrationnelles	64
Conclusion générale	67
Bibliographie	70
Table des matières	72

Préliminaires

Lee Smolin, physicien théoricien de renommée mondiale, raconte, dans un de ses ouvrages, une conversation qu'il a eue dans un avion avec des membres d'un collège biblique de retour d'une mission en Afrique dont l'un des buts était de tester quelques principes du créationnisme. Comme tout scientifique il évite de rentrer dans ce genre de débat mais ces derniers insistent...

« Donc c'était parti. Quand je leur ai dit : « Mais, bien sûr, vous acceptez le fait que nous avons des fossiles de nombreuses créatures qui n'existent plus », ils m'ont répondu : « Mais non !

- Que voulez-vous dire, mais non ? Que fait-on des dinosaures, par exemple ?

- Les dinosaures sont toujours vivants et se baladent sur la Terre.

- Mais c'est ridicule ! Où ?

- En Afrique.

- En Afrique ? L'Afrique est pleine de gens. Les dinosaures sont vraiment très grands. Comment est-il possible que personne ne les ait jamais rencontrés ?

- Ils habitent très loin dans la jungle.

- De toute façon, quelqu'un en aurait vu un. Voulez-vous dire que vous connaissez quelqu'un qui a vu un dinosaure ?

- Les Pygmées nous disent qu'ils en voient souvent. Nous avons cherché et nous n'en avons pas vu nous-mêmes, mais nous avons vu les éraflures qu'ils laissent à la hauteur de dix-huit à vingt pieds, sur les troncs des arbres.

- Alors vous êtes d'accord sur le fait que ce sont de grands animaux. Et les fossiles prouvent que les dinosaures vivent en troupes. Comment est-il possible que personne, sauf les Pygmées, ne les ait jamais vus ?

- Mais c'est facile ! Ils passent la majorité de leur temps en hibernation dans les cavernes.

- Dans la jungle ? Il y a des cavernes dans la jungle ?

- Oui, bien sûr, pourquoi pas ?

- Des cavernes assez larges pour qu'un énorme dinosaure puisse y entrer ? Si les cavernes sont si grandes, alors elles doivent être faciles à trouver, et on pourra regarder ce qui est à l'intérieur et voir les dinosaures endormis.

- Pour se protéger lorsqu'ils sont en hibernation, les dinosaures ferment les entrées de leurs cavernes avec de la poussière et de la terre, pour que personne ne puisse savoir qu'ils sont dedans.

- Comment peuvent-ils fermer si bien les entrées que personne ne puisse les voir ? Utilisent-ils leurs pattes ? Ou peut-être déplacent-ils la terre et la poussière avec leur nez ? »

A ce stade, les créationnistes ont admis qu'ils ne savaient pas répondre, mais m'ont assuré que des « biologistes bibliques » de leur école étaient dans la jungle au moment même de notre conversation, en train de chercher les dinosaures. »¹

Si le commun des mortels sensé peut qualifier de stupide et puéride ce genre de croyance et passer son chemin, il n'en va pas de même pour le philosophe (en particulier, et l'homme de science en général) qui doit écouter, analyser, rechercher et tenter de prouver par l'argumentation pourquoi il considère telles propositions comme irrationnelles.

¹ L.SMOLIN, *Rien ne va plus en physique !* (2006), trad. Fr. Dunod, Points Sciences, Paris, 2007, pp.71-72.

Introduction générale

François ne va pas aimer ma nouvelle coiffure, l'été prochain sera caniculaire, ouvrir un parapluie dans une maison porte malheur, les Anglais sont hypocrites, le passage de Vénus dans votre décan va vous faire rencontrer l'amour, la Terre a 6000 ans, il faut tuer l'infidèle ... suppositions, conjectures, superstitions, préjugés, voyance, obscurantisme, fanatisme ...

Il n'est pas un jour, pas une heure en ce monde, où un être ne tombe sous les coups meurtriers d'un bras guidé par une idéologie ; crimes, conflits et guerres ne semblent se rallier qu'au blanc panache de la *croyance*.

Mais cette dernière est-elle toujours associée à l'ignorance, la bêtise et la violence ? On croit aussi à l'amitié, à la tolérance, que demain sera meilleur, qu'il y a un sens derrière tout cela, que notre âme nous survivra ou que l'Homme est né libre.

La croyance semble être omniprésente dans notre vie et se dévoiler sous de multiples formes. En effet, croire, réveillé en pleine nuit par un craquement, qu'il y a un cambrioleur dans la maison, ou croire que l'on va pouvoir perdre dix kilos en deux semaines, qu'il va pleuvoir ce soir ou que Dieu est amour ne semble pas avoir la même origine psychologique et impliquer les mêmes sensations, les mêmes affects, les mêmes circuits neuronaux ou encore les mêmes aires cérébrales.

Intuitivement on peut distinguer des croyances rationnelles et des croyances irrationnelles. Notre investigation ici portera sur les croyances irrationnelles. Comment les caractériser et quels sont les critères de l'irrationalité ?

Nous essayerons, dans une première partie, de définir le concept de *croyance* à partir des définitions du verbe *croire*, qui se décline sous différentes formes grammaticales (croire que, croire à, croire en ...) afin d'accéder à une définition satisfaisante à notre étude, aidé en cela par quelques lectures indispensables faites sur le sujet. Nous montrerons que l'emploi du substantif *croyance* est plus restreint que l'emploi du verbe associé. Nous aborderons aussi un critère qui semble essentiel à chaque croyance : son *degré d'adhésion* à l'objet en question. Ceci nous conduira à lister différents types de croyances et à établir une sorte de hiérarchie.

Nous esquisserons ensuite une recherche sur l'origine de la croyance à la fois phylogénétique – les premières manifestations de l'acte de croire chez nos ancêtres (voire chez les hominidés) – et ontogénétique – le développement des premières croyances chez l'enfant. Tout cela afin de préciser les rouages et les processus physiologiques qui conduisent à cette attitude mentale et montrer que l'acte de croire est inscrit dans l'essence même de l'homme.

Il nous semble incontournable d'exposer ici, même très sommairement, ce que nous disent aujourd'hui les anthropologues, les paléontologues et autres préhistoriens d'une part, et les pédopsychologues d'autre part, afin de cerner au mieux le concept que nous étudions et souligner l'importance qu'il revêt dans la vie de chaque être humain. De cette recherche des origines phylogénétique et ontogénétique de la croyance nous dégagerons quatre thèses qui nous semblent indispensables à la compréhension et à l'étude de notre problématique et qui seront résumées dans la conclusion de cette première partie.

Il nous faudra également préciser une définition de travail, ou plus exactement distinguer le type particulier de croyance qui va nous permettre de traiter le problème de l'irrationalité.

Dans la deuxième partie nous allons aborder le cœur de notre problématique : qu'est-ce qu'une croyance irrationnelle ? Quels en sont les critères ? Comment distinguer une croyance rationnelle d'une croyance irrationnelle ? Y-a-t-il aussi des degrés dans l'irrationalité ?

Pour répondre à ces questions nous examinerons tout d'abord la notion de *justification* ; notion indispensable à toute argumentation. Au cœur de celle-ci, nous esquisserons les thèses *cohérentistes* (une nouvelle croyance sera acceptée donc justifiée si elle s'insère dans le lot de croyances déjà acquises), *fondationalistes* (c'est la sensation qui va fournir la base et l'évidence de la croyance), *externalistes* (le sujet n'a pas forcément accès au contenu de ses justifications), *fiabilistes* (si notre appareil sensoriel est fiable alors les croyances fondées sur cet appareil sont justifiées) et *probabilistes* (les croyances qui sont les plus probables sont les plus rationnelles).

Si une croyance s'avère irrationnelle, faut-il blâmer cette dernière, son mode d'acquisition ou l'usage que l'homme en fait ?

Cela nous conduira à défendre la thèse qu'on ne peut pas parler au singulier de l'irrationalité des croyances mais qu'il existe plusieurs formes d'irrationalité. Nous en distinguerons trois :

- Le contenu de la proposition est intrinsèquement irrationnel c'est à dire illogique ou contradictoire. Il est absurde de croire à telle chose ; le contenu de la proposition est absurde.

- La croyance est irrationnelle par l'absence de justification de celle-ci par rapport à un stock de croyances existant ou à un fondement expérimental.
- Le mode d'acquisition, ou d'adhésion, peut s'avérer lui-même irrationnel et par conséquent rendre la croyance irrationnelle.

Enfin, dans une troisième partie, qui dépasse le cadre de notre problématique, nous ébaucherons quelques pistes qui pourront faire l'objet d'un travail ultérieur plus approfondi. Pour cela nous confronterons les croyances irrationnelles avec d'autres concepts tels que :

- La vérité : on recherche tous la vérité dans nos rapports avec le monde pourtant l'homme n'a-t-il pas plus besoin d'une croyance fausse qui pimente sa vie, qui le flatte ou qui le fait rêver plutôt qu'une vérité insupportable ou même simplement fade et insipide ?

- La science : quel rôle jouent les croyances dans les avancées scientifiques et y-a-t-il de l'irrationalité dans celles-ci ? Si la science évolue à coup de révolutions et de changements de paradigmes, les croyances ancestrales ou religieuses s'adaptent-elles ? Les mathématiques - science pure et rationnelle par excellence - sont-elles exemptes d'irrationalité ?

- Le prosélytisme : il semblerait, nous essayerons de le montrer, que plus nos croyances sont irrationnelles, plus on cherche à les imposer ! Notre personnalité est-elle étroitement liée à ce que l'on croit ?

- Le raisonnement par induction : ce raisonnement, souvent opposé au raisonnement par déduction et qui consiste à tirer des conclusions à partir d'un fait, d'un phénomène, est en grande partie à l'origine de nos croyances. Lorsqu'on assiste à un événement stupéfiant, ne va-t-on pas consciemment ou inconsciemment invoquer le paranormal, l'irrationnel ?

Partie I

Définitions et origines de la croyance

Qu'est-ce que croire ?

Qu'est-ce qui se cache derrière ce verbe et son substantif, la croyance ?

À cette question, David Hume nous met en garde quant à sa difficulté :

Cette opération de l'esprit qui produit la croyance à un fait a été jusqu'ici, semble-t-il, l'un des plus grands mystères de la philosophie, bien que personne n'ait été jusqu'à soupçonner qu'il y eût une difficulté quelconque à l'expliquer. Pour ma part, je dois l'avouer, j'y trouve une difficulté considérable.²

La difficulté est d'autant plus grande que le verbe et le nom qui en dérive recèlent une diversité de sens. En ce qui concerne le verbe, une distinction (ici simplifiée) s'opère dès le départ entre le verbe transitif direct : croire **quelque chose** ou **quelqu'un**, et le verbe transitif indirect : croire **à** quelque chose ou **en** quelqu'un (ou quelque chose).

Un dictionnaire de la langue française nous donne les définitions suivantes:

« **CROIRE qqch, qqn.** 1 Tenir pour vrai ou véritable [...] **CROIRE À qqch.** 1 Lui accorder son adhésion morale ou intellectuelle [...] 2 Tenir pour réel, vraisemblable ou possible. [...] **CROIRE EN qqn.** 1 Avoir confiance en lui, s'en rapporter à lui. ».³

Deux choses sont immédiatement notables pour notre compréhension du verbe *croire* :

- tout d'abord il s'agirait d'une *action* effectuée par la pensée, d'un agir, d'un mouvement de celle-ci. Mais cette action correspond-elle toujours à une opération de l'esprit? Est-elle toujours explicite ? Nous essayerons de le voir.
- ensuite il y aurait un lien indéfectible avec la *vérité*. Vérité qui transparait dans les termes « vrai », « véritable », « réel », « vraisemblable » ou « possible ». Pourtant recherche-t-on toujours la vérité dans cette action ? Et doit-on la justifier ?

Du verbe croire dérive un substantif : *la croyance*. Ce même substantif prend deux sens distincts car il désigne à la fois l'acte de croire et l'objet de cette croyance ; c'est-à-dire le fait de croire une chose (l'acte ou l'action) et son objet (ce que l'on croit).

La polysémie du terme, son emploi au singulier ou au pluriel et sa signification dans le langage courant ou philosophique vont nous conduire vers différents types de croyances et nous préciserons celui qui sous-tendra notre problématique.

² D. HUME, *Traité de la nature humaine* (1739), trad. fr. A. Leroy, Paris, Aubier-Montaigne, 1961, t. I, p. 172.

³ *Le Petit Robert de la langue française*, édition 2015, Paris, p. 591.

A noter que « croire quelqu'un » ne consiste pas à le tenir pour véritable, mais pour véracé.

Dans son article sur la croyance, dans l'*Encyclopaedia Universalis*, Paul Ricoeur distingue d'emblée trois emplois du vocable:

- dans le langage courant : « le mot est surtout pris au pluriel ; ainsi parle-t-on des croyances de tel peuple ou de tel groupe, des croyances populaires. »⁴
- dans le langage philosophique : « le mot prend [le sens fort] au singulier lorsqu'il désigne une sorte d'action, l'action de croire ; prise en ce sens, la croyance désigne une attitude mentale d'acceptation ou d'assentiment, un sentiment de persuasion, de conviction intime. »⁵
- en sociologie : « [celle-ci s'intéresse] à la croyance du point de vue des motivations individuelles et des conditions sociales. »⁶

Dans cette distinction, l'emploi du mot au sens philosophique semble malgré tout englober les deux autres ; en effet, dans le langage courant ou en sociologie, la croyance est bien « une attitude mentale d'acceptation ou d'assentiment » : cette notion désigne l'adhésion à des opinions, des idées ou même des valeurs.

Avant de donner une première définition générale de la croyance il faut que l'on s'arrête sur sa connotation dans le langage populaire ; la notion de croyances ne dérive pas directement du verbe *croire* et ne véhicule pas la même compréhension, parfois péjorative. Peut-on demander à quelqu'un : « quelles sont vos *croyances* concernant la politique actuelle du gouvernement ? ». Cela semble mal dit et pourtant la réponse est bien : « je *crois* que cette politique nous mène droit dans le mur ! » Puis-je dire : « ma *croyance* est que Pierre sera encore en retard ou que mon fils va rater son train » ? Pas vraiment et pourtant : « je *crois* que Pierre sera en retard et que mon fils va rater son train ».

Le « je crois que » est assimilable au « je pense, j'imagine, je suppose, je présume ... *que* » et ici cet emploi du verbe *croire* ne débouche pas sur le substantif *croyance* (et ses synonymes) tel qu'on l'entend au sens usuel. En effet : *certitude*, *conviction*, *confiance* ou *foi* ne découlent pas naturellement de *penser*, *imaginer*, *supposer* ou *estimer*.

De plus, dans le langage populaire, l'emploi de *croyances* au pluriel est tellement usité que sa définition semble évidente pour tout le monde. « Ce ne sont que des croyances ! » veut tout dire et pourtant nous sommes loin de pouvoir définir le vocable. Cela rappelle grandement la définition du *temps* chez Augustin : « Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le

⁴ P. RICOEUR, « La croyance », in *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1976, vol. V, p. 172.

⁵ *Ibid.*, p. 172.

⁶ *Ibid.*, p. 172.

demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus »⁷. Les hommes se comprennent parce qu'ils parlent vite suggérait Paul Valéry !

Nous convoquerons souvent le verbe *croire* dans notre étude mais c'est bien le substantif *croyance*, qui s'écarte du verbe, qui est l'objet de ce travail et que nous allons définir.

C'est le terme *doxa* (δοξα) que Platon emploie pour désigner la croyance mais il n'en donne jamais vraiment la définition et la polysémie du grec ajoute à l'ambiguïté du mot dans la philosophie platonicienne car *doxa* signifie aussi l'opinion, le jugement, la doctrine et la réputation ; la croyance peut également traduire la conviction et la foi religieuse (πίστις). Néanmoins il utilise le terme *doxa* pour pouvoir définir la science ou le savoir : dans le *Théétète* Socrate amène son interlocuteur (Théétète) à élaborer trois définitions de la science (ἐπιστήμη) pour aboutir à la bonne : la science comme sensation ou croyance fausse (ψευδῆ δόξαν), la science comme croyance vraie (ἀληθῆ δόξαν) et la science comme croyance vraie accompagnée d'un discours de justification (δόξαν ἀληθῆ μετὰ λόγου).

Une croyance vraie justifiée, dans l'approche classique, définit donc le savoir mais ne nous dit rien sur cette même croyance. La difficulté de définir le concept reste entière.

Dans le *Gorgias*, Platon fait dire à Socrate :

Il est bien certain pourtant qu'ont été persuadés, aussi bien ceux qui ont appris et qui savent que ceux qui ont eu confiance et qui croient.⁸

Ici la croyance relèverait de la confiance accordée et le savoir de l'apprentissage, mais tous les deux découleraient d'une persuasion. Que l'on connaisse ou que l'on croie, dans les deux cas on aurait été persuadés, convaincus, selon Platon. Pour lui, *apprendre* engendre le savoir et *faire confiance* engendre la croyance ; mais apprendre n'est-ce pas faire confiance à ses maîtres, à leurs enseignements et à ses propres capacités intellectuelles ? On verra qu'il y a différents modes d'adhésion, qu'être convaincu et faire confiance ne sont pas identiques.

Le point de départ de notre étude est donc la *doxa* des Grecs, qui se rapproche de croyance-opinion et qui va évoluer chez Platon vers la croyance-jugement. En effet, un glissement naturel se fait de *l'opinion* vers *l'opiner* et le verbe fait appel au jugement : opiner, c'est croire, porter un jugement donc *juger*.

⁷ Saint AUGUSTIN, *Les Confessions*, trad. J. Trabucco, Flammarion, Paris, 2008, p. 309.

⁸ PLATON, *Gorgias*, 454 e, trad. fr. L. Robin, Paris, Folio essais, 1999.

Chez les stoïciens, la croyance-opinion va acquérir un troisième sens : la croyance-assentiment. Pour eux, l'appréhension des choses se décompose en deux états : d'une part ce qui est reçu, c'est-à-dire l'image, la représentation (*phantasia*) et d'autre part l'action que l'on porte à cette dernière et qu'ils nomment « assentiment » (*sunkatathesis*). En présence de la chose on donne ou non son adhésion, son assentiment. En latin, chez Cicéron, cela donnera le *visum* (ce qui est vu) et la *fides* (la confiance, la créance que l'on porte à ce qui est vu). Nous reviendrons plus loin sur cette notion d'assentiment qui s'inscrit dans la définition que nous donnerons de la croyance.

Pour Kant la croyance est tout d'abord un mode de connaissance pratique par lequel l'homme subordonne ses actions à des fins morales :

La croyance (comme habitus, non comme actus) est la manière de penser morale de la raison dans l'assentiment à ce qui est inaccessible à la connaissance théorique.⁹

Mais il rejoint Platon dans sa distinction entre croyance vraie et croyance vraie justifiée et dans *La Critique de la raison pure*, on retrouve les trois degrés évoqués dans le *Théétète* ; l'opinion (croyance fausse), la foi (croyance vraie) et le savoir (croyance vraie justifiée) :

L'*opinion* est une créance qui a conscience d'être insuffisante subjectivement *aussi bien* qu'objectivement. Quand la créance n'est suffisante que subjectivement, et qu'en même temps elle est tenue pour objectivement insuffisante, elle s'appelle *foi*. Enfin celle qui est suffisante subjectivement *aussi bien* qu'objectivement s'appelle *savoir*.¹⁰

Dans sa langue, Kant utilise le mot *Glauben* qui est traduit par *foi* ou *croyance*, suivant les traducteurs, car il désigne en allemand effectivement la foi mais également n'importe quelle croyance. Si cette ambiguïté entre deux vocables, qui représentent pour nous deux concepts distincts, est déroutante, elle ne semble pas affecter Kant qui distingue le *Glauben* au sens de *foi* par le fait que celle-ci est rationnelle, morale et religieuse. Pour lui la raison est une faculté qui éprouve un besoin : le besoin de croire ; et dans la *foi* c'est la raison qui croit. Autre distinction pour Kant : la *foi* porte sur des objets indémontrables (existence de Dieu, immortalité de l'âme ...) alors que la *croyance* porte sur un objet de connaissance possible (croire qu'il y a de la vie sur Mars pourra un jour être confirmé ou infirmé). Enfin la foi est morale car il est *moral* de croire ; il faut croire en la justice, la liberté ou l'amour et si

⁹ E. KANT, *Critique de la faculté de juger*, Section II, Dialectique, §91, p274, Paris, Gallimard, 1985.

¹⁰ E. KANT, *Critique de la raison pure* (1787), trad. fr. A. Delamarre et F. Marty, Paris, Folio essais, 1980, p. 683.

l'existence de Dieu est indémontrable y croire est néanmoins un postulat nécessaire de *la raison pratique* pour Kant.

Contrairement à Platon, il veut redonner à la croyance la place qu'elle mérite et lui rendre justice en faisant descendre le savoir de son piédestal :

Je devais donc supprimer le *savoir*, pour trouver une place pour la *croyance*.¹¹

Nous savons qu'il restreint le savoir et soumet la raison à son tribunal critique pour montrer que la connaissance a un territoire limité : la chose en soi, donc le réel, est inconnaissable. La connaissance que l'on a de l'objet ne serait qu'une croyance ?

Nous l'avons vu, les notions d'opinion et de foi jouent un rôle important dans la compréhension du concept de croyance. Paul Ricœur précise ainsi les connotations axiologiques apportées à ces notions :

Le mot « croyance » souffre de ce tiraillement entre l'opinion, appréciée négativement dans un système épistémologique et ontologique qui la met au bas de l'échelle des valeurs, et la foi, appréciée positivement dans un système de valeurs de caractère religieux.¹²

Mais plus loin dans l'article il montre qu'une analyse plus fine de ces notions est nécessaire car :

la croyance-opinion n'a pas qu'une valeur négative, par défaut de science, et la croyance-foi n'a pas qu'une valeur positive, en tant qu'adhésion profonde d'un être à un autre être ; chacune des deux significations majeures se retourne en quelque sorte contre elle-même, la négative devenant positive, et inversement.¹³

Si la notion de croyance a subi de nombreuses fluctuations de sens dans l'histoire de la pensée, une définition assez générale du verbe, dans la philosophie contemporaine, serait la suivante : *croire, c'est donner son assentiment à une proposition tenue pour vraie sans avoir la certitude objective de sa vérité.*

Mais qu'est-ce que donner son assentiment si ce n'est donner son accord, son adhésion ou son consentement c'est-à-dire sa confiance ou sa créance à tel énoncé ou telle proposition ?

¹¹ *Ibid.*, p.54. Il est à noter que la plupart des traducteurs français utilisent ici le vocable *croyance* au lieu de *foi* (que les auteurs de l'ouvrage cité avaient ici employé). Cette même phrase est traduite par « J'ai donc dû supprimer le *savoir* pour lui substituer la *croyance* » par Barni et « Je dus donc abolir le *savoir* pour faire une place pour la *croyance* » pour Tremesaygues et Pacaud. Idem pour A. Renaut.

¹² P. RICOEUR, « La croyance », *op. cit.*, p. 172

¹³ *Ibid.*, p. 172.

Bertrand Russell a introduit le concept d'« attitude propositionnelle » pour décrire un ensemble d'attitudes d'un sujet à l'égard de propositions : couramment étudiée en philosophie analytique, l'attitude propositionnelle implique un sujet (l'agent), un verbe (l'attitude) et une proposition ou un état de chose. Par exemple : « Rémi (l'agent) espère (l'attitude) que la colle va résister à la traction (la proposition) », ou « Les enfants (les agents) ont peur (leur attitude) que l'orage ne les surprenne (la proposition) ». Vis-à-vis d'une proposition, une personne va douter, espérer, croire, penser, désirer, craindre etc.

Croire serait cette attitude particulière qui consiste à *tenir pour vrai* un énoncé, une proposition. En effet, même lorsqu'il s'agit de croire *en* une personne, on peut dire que l'on tient pour vraie une des propositions suivantes : « elle a les capacités pour réussir » ou « elle est d'une intégrité irréprochable ».

Mais si croire c'est tenir pour vrai et si tenir pour vrai c'est donner son assentiment à ... on retombe sur les mêmes difficultés : on redéfinit la croyance à l'aide d'un de ses synonymes. Nous voyons que la difficulté que nous rencontrons pour définir le concept de croyance réside dans une forme de circularité de la définition par l'assentiment. Mais comment définir la notion de croyance sans invoquer cette adhésion ou cet assentiment que l'on donne à une proposition, une idée, ou une opinion ?

Dans son concept de *jeu de langage*, développé dans sa seconde philosophie, Wittgenstein soulève la problématique de définir un mot au moyen d'autres mots : pour lui, pour comprendre un mot, il faut comprendre les mots qui servent à l'expliquer, et pour comprendre ceux-ci il faut comprendre les mots qui servent à les expliquer etc. Ce serait une sorte de régression à l'infini et la difficulté devient encore plus ardue si l'on fait appel à des mots ayant une signification voisine, proches de synonymes, pour définir le terme choisi.

Hume semble, dans un premier temps, esquiver l'obstacle dans la définition qu'il donne de la croyance dans le *Traité de la nature humaine* (1739) ; pour lui :

Toutes les perceptions de l'esprit sont de deux genres, à savoir les impressions et les idées, qui ne diffèrent les unes des autres que par leurs différents degrés de force et de vivacité. [...] comme la croyance ne fait rien d'autre que faire varier la manière dont nous concevons un objet, elle peut seulement donner à nos idées une force et une vivacité additionnelles. Une opinion, ou croyance, peut donc être définie de la façon la plus exacte ainsi : UNE IDEE VIVE RELIEE OU ASSOCIEE A UNE IMPRESSION PRESENTE.¹⁴

¹⁴ D. HUME, *Traité de la nature humaine* (1739), trad. P. Folliot, édition électronique, Québec, 2005, p. 105.

Ici, pas d'adhésion à un énoncé ou à une proposition et la croyance « n'est rien qu'une idée vive » qui se distingue des autres idées « dans la manière de les concevoir, et dans la manière qu'a l'esprit de les sentir. »¹⁵ mais lorsqu'il veut, dans un deuxième temps, préciser la notion d'idée vive il ne peut éviter de se rapporter à cet *assentiment* (que l'on donne) :

Rien n'est plus évident : les idées auxquelles nous donnons notre assentiment sont plus fortes, plus fermes et plus vives que les vagues rêveries d'un bâtisseur de châteaux [en Espagne].¹⁶

Ce que l'on peut toutefois noter chez Hume c'est cette idée de quelque chose de *senti* par l'esprit ; pour lui la croyance est un état psychologique de la partie sensitive de notre esprit. Mais que dire du rôle de sa partie intellectuelle ? Nous y reviendrons dans la deuxième partie en abordant les théories mentionnées dans l'introduction.

Pour répondre à la question posée en titre de ce chapitre (qu'est-ce que croire ?) il nous faut, malgré les difficultés exposées, nous doter d'une définition provisoire ; celle donnée plus haut semble convenir dans un premier temps et nous allons développer les questions qu'elle soulève.

Croire, c'est donner son assentiment à une proposition tenue pour vraie sans avoir la certitude objective de sa vérité.

La première interrogation se trouve dans le verbe *donner* : comme la plupart des verbes il représente une action c'est-à-dire ce que l'on fait en vue d'une intention et c'est ici une action mentale car *l'assentiment* semble être produit par l'esprit. Mais l'est-il réellement ? La croyance est-elle toujours une action mentale ? Dans le chapitre intitulé « origine de la croyance » nous tenterons une analyse anthropologique de son mode de formation en abordant les *dispositions* (y-a-t-il des croyances déposées en nous ?) et les *propensions*.

La deuxième difficulté de cette définition réside dans le fait qu'elle distingue croire des autres attitudes propositionnelles, telles que désirer, espérer, craindre, imaginer... Mais à la source de ces dernières n'y a-t'il pas toujours une part de croyance ? Lorsque j'espère ou désire quelque chose, je crois que je serai plus heureux si mon espérance est satisfaite ou mon désir assouvi. Quand je prétends savoir ou connaître, ne suis-je pas obligé de croire à un certain nombre de connaissances déjà établies et de raisonner dans le modèle, le paradigme en cours ? De même lorsque je pense, mes idées, mes images sont formées sur une assise de croyances : je crois,

¹⁵ *Ibid*, p. 106.

¹⁶ *Ibid*, p. 107.

inconsciemment, au sens des mots que j'utilise dans mes pensées (je ne remets pas en doute la définition de chaque terme), à ma capacité de raisonner correctement (je crois être sain d'esprit), au monde extérieur et aux relations que j'ai nouées.

Mais s'agit-il vraiment de croyances ? La connaissance, par exemple, est-elle fondée sur un lot de croyances préalables ou est-ce la croyance qui est dérivée de la connaissance ?

Si donner une définition générale du concept de croyance semble inaccessible, cela ne nous empêche pas de proposer une cartographie des grandes conceptions de la croyance.

Aussi nous allons tenter, dans le chapitre suivant, d'établir une classification des différents types de croyance afin de les hiérarchiser, c'est-à-dire, d'en distinguer les modalités et d'en classer les degrés.

Types et hiérarchie des croyances

Nous avons précédemment souligné l'omniprésence de la croyance dans tous les domaines de la vie humaine et évoqué la pluralité des formes qu'elle peut prendre.

Mais comment établir une typologie des différents types de croyances (chose qui a fait l'objet de nombreuses propositions dans l'histoire de la pensée) ? Faut-il différencier les croyances collectives des croyances individuelles, les religieuses des scientifiques, les rationnelles des irrationnelles, les positives des négatives, les consonantes des dissonantes etc. ?

La polysémie du terme « croyance » et la multiplicité de ses occurrences font qu'une telle classification est difficile à poser. La signification de ses synonymes prend parfois des routes opposées : « il est crédule » voudra dire qu'il est faible et croit n'importe quoi alors qu'« il a la foi dans ce qu'il fait » témoignera de sa force et de sa détermination dans son travail et dans ses convictions. Cela nous montre qu'en plus de distinguer différents types de croyances il nous faudra établir une hiérarchisation des degrés d'adhésion ou d'assentiment de celles-ci à l'objet ; entre une foi solide et une vague opinion, il n'y a certainement pas le même degré de conviction.

Dans cette tentative de classification, il nous faut avant tout mentionner un type particulier de croyances que l'on pourrait qualifier de *proto* croyances ou de croyances *instinctives*.

Dans le monde du vivant, deux instincts fondamentaux constituent l'essence de tout organisme : la *survie* et la *reproduction*. Chaque entité du monde animal ou végétal est programmée d'une part pour survivre (en cherchant les éléments nutritifs indispensables à la vie, en se protégeant des prédateurs...) et d'autre part pour assurer la continuité de son espèce. Sur la petite île Fernandina, dans l'archipel des Galápagos, les bébés iguanes, qui se dirigent immédiatement vers la mer après l'éclosion, sont attaqués par des hordes de serpents¹⁷. Instinctivement ils adoptent deux stratégies : soit ils s'enfuient à toute vitesse à l'approche des serpents, soit ils s'arrêtent et restent immobiles (car les serpents ne détectent que le mouvement) ! A peine sortis de l'œuf ont-ils déjà une forme de « croyance » pour, d'une part, savoir ce qu'est le danger et, d'autre part, trouver une stratégie pour se protéger ? Le chat qui se tapit dans l'herbe pour bondir sur l'oiseau « croit » qu'il va réussir et attraper sa proie. L'homme possède également ces formes de reflexes quand il s'agit de se protéger d'un danger

¹⁷ Documentaire animalier *Planet Earth II* BBC, 2016.

immédiat, sans passer par un temps de réflexion. La différence avec les autres parties du vivant c'est que nous pouvons, après coup et grâce au langage, mettre ce type de croyance sous forme d'explication : « j'ai tourné la tête car j'ai *cru* que le bourdon allait me percuter. » Il est difficile de savoir si on peut déjà parler d'un type « croyance » pour le monde animal ou végétal, qu'elles soient instinctives, non mentales, déposées ou programmées dans les cellules.

Mais, en ce qui concerne ce travail, nous n'aborderons pas celles-ci puisque, pour définir les critères de l'irrationalité, nous n'étudierons que les croyances propositionnelles, c'est-à-dire les croyances dont on peut juger le contenu.

Pascal Engel propose une classification en fonction d'une part du « degré de garantie objective » accordé à l'objet de la croyance et d'autre part du « degré de confiance subjective » éprouvé par le sujet quant à la vérité de cette croyance. Il distingue ainsi quatre niveaux de croyances :

1) Quand la garantie objective d'une opinion est très faible, ou nulle, bien que celui qui l'affirme puisse éprouver une conviction très forte du contraire, « croyance » est simplement synonyme d'*opinion fautive ou douteuse*, et se décline comme *préjugé, illusion, enchantement ou superstition*. Ainsi les idées entretenues au sujet de phénomènes surnaturels ou magiques [et autres] fées, farfadets, fantômes ou rencontres du troisième type.

2) Quand les croyances sont susceptibles d'être vraies ou d'avoir un certain fondement objectif [...], on parle de *souçons, de présomptions, de suppositions, de prévisions, d'estimations, d'hypothèses* ou de *conjectures*.

3) Quand on veut désigner des croyances reposant sur un fort sentiment subjectif mais dont le fondement objectif n'est pas garanti, on parle de *convictions, de doctrines* ou de *dogmes*.

4) Quand les croyances possèdent un degré de certitude subjective très fort, bien que pouvant avoir un degré de garantie objective faible, on parle de *foi* ; de croyances « *en quelqu'un ou en quelque chose* ». ¹⁸

Si l'on ressent effectivement, dans cette classification, une progression intuitive vers plus de confiance subjective : 1) *préjugé, illusion*, 2) *souçon, présomption*, 3) *conviction, doctrine*, 4) *foi*, on retrouve le même degré de garantie objective en haut et en bas de l'échelle ; les propositions 1) et 4) présentent en effet un degré de garantie objective faible.

¹⁸ P.ENGEL, *Notions de philosophie II*, sous la dir. de Denis Kambouchner, Paris, Gallimard, 1995, pp. 10-11.

La difficulté de ce classement réside ici dans l'articulation de ces deux types de degrés car, pour n'importe quel type de croyance, le degré de certitude subjective peut aller de l'incertitude complète à la certitude totale.

Paul Ricoeur suggère une approche un peu similaire pour distinguer nos différentes croyances :

On mettra donc d'un côté les degrés de la certitude, depuis le doute ou le soupçon, jusqu'à l'intime conviction, en passant par la supputation et la conjecture, et, de l'autre, les degrés de la réalité qui s'attachent à la chose et que l'on tient pour vraie, depuis le possible ou le problématique jusqu'au véritable, en passant par le probable et le vraisemblable.¹⁹

Mais peut-on établir une hiérarchie des croyances indépendante de subjectivité et basée uniquement sur une approche *rationnelle* du degré de vraisemblance ? Cette garantie *objective* restera néanmoins *subjective* car il est évident que le degré de vraisemblance d'une croyance différera grandement selon qu'on interroge un témoin de Jéhovah, un indien Bororo, un intégriste de Daech ou un plombier polonais ...et il faudra qu'elle soit instaurée par « l'honnête homme » en possession de toutes ses capacités intellectuelles !

Tout comme pour les difficultés rencontrées dans la tentative de définir « universellement » le concept étudié, il en va de même pour constituer une taxinomie c'est-à-dire identifier chaque croyance et la déposer dans une case bien définie comme on le fait avec les lettres dans un tri postal.

Si l'on considère cette attitude mentale, qu'est l'adhésion à une proposition que l'on tient pour vraie, il semblerait que l'on puisse distinguer une adhésion consciente et réfléchie d'une autre inconsciente et tacite. Cette dernière est appelée « dispositionnelle » au sens où elle serait déposée dans notre esprit et acceptée sans qu'on puisse ou désire la confronter à l'examen.

Penser, au sens large, c'est ce que nous faisons tous, tout le temps, c'est-à-dire que nous articulons des idées entre elles mais ces idées, qui peuvent être des croyances (préjugés, opinions...), sont « rarement » examinées ; vouloir tout passer au crible de la raison ferait vite « exploser la boîte crânienne » ! La pensée critique (la pensée des Lumières) renferme donc une définition plus exigeante que celle de la pensée en général et seules certaines idées sont soumises à un examen rationnel.

Pour cette raison Pascal Engel distingue les croyances selon deux ordres :

¹⁹ P. RICOEUR, « La croyance », *op. cit.*, p. 172.

Il faut distinguer les croyances dispositionnelles ou croyances *du premier ordre*, qui sont des représentations, des croyances réfléchies du *second ordre*, qui sont *des croyances sur des croyances* ou des métareprésentations. Les croyances du premier ordre constituent ce qu'on peut appeler *le plus bas degré de l'assentiment* ou ce que j'appellerai *assentiment dispositionnel*, par opposition à *l'assentiment* proprement dit, que j'appellerai *jugement*.²⁰

Comme nous l'avons exprimé plus haut, nous *ne* disserterons *que* sur les croyances du second ordre, c'est-à-dire celles qui peuvent être exprimées sous forme de propositions et soumises à la critique rationnelle. Nous nous intéresserons donc aux croyances *propositionnelles* plutôt que *dispositionnelles*.

²⁰ *Ibid*, p.46.

Origines de la croyance

Dans la deuxième partie de notre étude nous traiterons des croyances irrationnelles, mais il nous semble important de comprendre, avant tout, comment et pourquoi on en arrive à ces croyances.

Pour cela, nous allons tenter, dans un premier temps, de remonter « modestement » aux origines de la croyance ; à son apparition au sein des sociétés primitives. Le problème ne sera pas ici de dater l'apparition de l'acte de croire dans un cerveau d'hominidé mais d'essayer de comprendre les signes archéologiques et ethnologiques qui nous font dire que cet être vivant commençait à exprimer une croyance (il serait vain de vouloir chercher dans la préhistoire de l'espèce humaine un moment précis où cette attitude cognitive est apparue tout comme « il n'y a pas eu une première fois la société » comme le prétendent les sociologues).

Puis nous essayerons de comprendre, à l'aide des spécialistes de la psychologie du développement, la naissance et l'évolution de l'acte de croire dans le cerveau de l'enfant.

Mais que peut nous apporter ici une telle recherche (phylogénétique puis ontogénétique) pour traiter des croyances irrationnelles ?

Nous verrons que ce chapitre nous permettra de dégager quatre thèses qui viendront étayer notre problématique.

Il est également à noter que, dans ces sections, nous ne ferons pas encore de distinction entre les différents types de croyances, qu'elles soient éloignées ou non de notre objet d'étude, mais celles-ci seront toujours liées à l'*acte de croire*.

L'origine phylogénétique.

Pour Albert Piette²¹, la croyance est récente et « la mort, le corps mort, le cadavre constituent les indices les moins palpables à partir desquels nous pouvons imaginer la naissance de la croyance »²². Les anthropologues, paléontologues et autres préhistoriens s'accordent depuis longtemps à reconnaître l'apparition tout d'abord de sépultures, puis d'indices dans ces sépultures, pratiquées par l'Homme de Neandertal puis par *Homo sapiens* il y a plus de 100 000 ans. Cela est bien enseigné dans nos classes primaires.

Mais ce qui nous intéresse d'avantage ici est l'apparition « des opérations cognitives supposées par l'acte de croire et de ses avantages évolutionnaires ».

Pour Piette, et pour soutenir la thèse qu'il développe dans son ouvrage cité en référence :

C'est d'une part vers l'archéologie préhistorique, surtout celle de la fin du Paléolithique, que doit se tourner l'anthropologue pour tenter de se rapprocher des premiers moments, des premières apparitions de l'acte de croire, et d'autre part vers la primatologie afin de comprendre les événements et les étapes ayant précédé, préparé et permis la nouvelle aptitude à croire.²³

Et il se pose les mêmes questions que Hume, deux siècles et demi avant lui : « Qu'est-ce qui donne naissance à la croyance primitive ? Quels sont les accidents et les causes qui dirigent son opération ? »²⁴. Essayons de voir ce qu'il propose.

Pour cet anthropologue, tout a débuté lorsque « certains » ont commencé à croire à des choses incroyables, ou difficilement croyables, telles que : « les morts vivent ». Pour lui ce constat découle de nombreux états mentaux tels que la peur, l'incompréhension, l'émotion suscitée par le côté intolérable de la perte et de l'absence du disparu ainsi que les rêves qui vont suivre. C'est ce gouffre, ce vide que notre esprit ne peut pas, ne veut pas ressentir.

Mais comment la nature humaine va-t-elle y remédier ?

Piette propose l'hypothèse selon laquelle ce qu'on nomme « le mode mineur », c'est-à-dire ce mode d'être particulier à l'espèce humaine qui est fait de relâchement de l'attention et de modulation dans l'adhésion, trouve son origine dans la relation aux morts. La mort nous est insupportable mais ce mode mineur va nous permettre de croire à l'incroyable ... sans trop y croire mais sans le rejeter. C'est ce « relâchement cognitif », cette « aptitude cognitive de

²¹ Albert Piette est professeur à l'université de Paris X-Nanterre et membre du laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (CNRS)

²² A. PIETTE, *L'origine de la croyance*, Paris, Berg International, 2013, p. 9.

²³ *Ibid*, p. 26.

²⁴ D. HUME, *L'Histoire naturelle de la religion et autres essais sur la religion*, Paris, Vrin,(1757), 1989, p. 40.

tolérance au flou » qui serait la spécificité et la créativité d'*Homo Sapiens*. Croire à la proposition « le mort est en vie » ne peut pas être crue mais,

sans transgresser le principe de non-contradiction dans un même énoncé, le relâchement ou même la paresse, comme dit Bergson, de l'homme préférant se « laisser aller à ne pas penser », entraîne la fluidité des hommes capables de basculer de situation en situation, à travers des règles contraires et contradictoires, des « programmes » différents de vérité. »²⁵

Dominique Lambert et René Rezsöhazy définissent cette « plasticité » de notre cerveau, qui générerait le *mode mineur*, « comme cette propriété des systèmes susceptibles de se déformer de manière cohérente et autonome pour répondre à des sollicitations internes ou externes. »²⁶

Le principe de survie propre au vivant aurait favorisé l'apparition de la croyance chez cet hominidé nouvellement doté de conscience réflexive et de langage articulé. Croire est venu adoucir l'insupportable et ainsi autoriser l'évolution de l'espèce humaine.

Cette thèse de Piette, et le fait de croire à l'incroyable, nous sera utile pour aborder notre problématique sur l'irrationalité. Mais hormis cette plasticité de notre cerveau, ce relâchement, cette adhésion au flou, cette nécessité de repos dans l'action, y aurait-il d'autres modalités psycho-cognitives liées à l'implantation de la croyance chez l'être humain ?

A un moment de son évolution l'Homme a mis en pensées, grâce au langage articulé, ses doutes, ses peurs et toutes ses émotions. Puis le questionnement métaphysique a commencé et avec lui des réponses ont été fabriquées ...

Remontons quelques millénaires dans le passé et approchons nous d'un petit groupe d'*Homo sapiens* (un clan ou une tribu). On peut affirmer, à la manière de Rousseau, que ces humains devaient parfois se retrouver autour d'un feu ou sous un abri, et échanger, communiquer. Dans ce groupe il y avait obligatoirement des êtres plus anciens et donc plus expérimentés dont certains étaient, comme aujourd'hui, plus dominants et plus à l'aise avec le langage naissant (on parlerait aujourd'hui de « charisme »). On imagine ces derniers racontant le passé, leurs chasses ou leurs péripéties tout en les déformant par oubli ou pour captiver l'auditoire et notamment les plus jeunes.

Michel Foucault prétendait que tout type de discours était une tentative pour exercer un pouvoir sur les autres²⁷. On le réalise tous les jours ; il suffit d'écouter quelqu'un parler et

²⁵ A. PIETTE, *op. cit.*, p. 72.

²⁶ D. LAMBERT et R. REZSOHAZY, *Comment les pattes viennent au serpent. Essai sur l'étonnante plasticité du vivant*, Paris, Flammarion, 2004, p. 319.

d'observer la satisfaction, le bénéfice que ce dernier tire de sa prestation. C'est souvent inconscient mais on aime tous, et certains plus que d'autres, raconter, expliquer ... parler.

Depuis toujours, il est enivrant et valorisant de se produire devant un public quel qu'il soit et l'attrait exercé par cette forme de pouvoir a commencé à se manifester chez ceux qui allaient devenir shamans, gourous, sorciers ou autres prêtres.

Donc, après avoir expérimenté les premières croyances, l'homme a très vite compris comment se servir de cette notion face à une autre attitude psychologique : la crédulité. Transmettre les croyances des aïeux, en les remaniant, allait devenir une arme dans les mains de certains d'autant plus puissante quand les fables étaient incroyables.

Dans le cas de notre petit groupe, il faut bien sûr garantir non seulement les besoins primaires mais aussi la perpétuation de sa lignée, de cette « micro société », et pour cela il faut créer des liens entre les générations et instaurer des *valeurs* pour les cimenter. Les valeurs seront transmises du père vers le fils, ou de l'ancien vers le jeune, sous différentes formes : par le discours, l'enseignement, l'exemple, etc. La peur de la mort, des phénomènes naturels et de tout cet inconnu qui entoure l'homme primitif, va se manifester par la création progressive de rituels, de cérémonies et de pratiques religieuses. Tout va être déifié ; les mers, les montagnes, les plantes, les animaux, les phénomènes météorologiques... Certains, détenteurs de pouvoir sur leur clan, seront responsables de la protection et de la passation des dires des anciens. Mais la transmission de ces rites et coutumes de générations en générations ne pourra survivre *que* par le biais d'une attitude mentale devenue spécifique à l'homme : *l'acte de croire*. L'homme doit croire à ce qu'il a reçu pour le transmettre tout comme l'enfant doit croire à ce qu'il a appris pour y adhérer. Croire aux divinités, aux rituels et aux superstitions, tout cela sur de très longues périodes de temps, est une nécessité. Que ce soit les tribus Toulambis de Papouasie ou les Nambikwara du Mato Grosso, leur survie *n'a* pu se perpétuer à travers les siècles *que* par cette soumission indéfectible à la croyance en leurs coutumes.

L'Homme invente en permanence son passé, son futur et ses dieux pour pérenniser son espèce et par son imaginaire il s'approprie le monde en le recréant ; il se le raconte pour le rendre supportable et viable.

Ce colportage, des mythes et traditions au cours du temps, sera souvent altéré, modifié, greffé d'ajouts divers et, le temps darwinien faisant son œuvre, on passera en quelques siècles d'un

²⁷ B. MAGEE, *Histoire illustrée de la Philosophie*, Trad. Fr. et éd. Le Pré aux Clercs, Paris, 2001, p. 219.

« aimez-vous les uns les autres », par exemple, à l'édification de cathédrales, avec son lot de dogmes, de richesses et de souffrances souvent contraires à la simplicité des premières paroles. Se rallier, adhérer, croire, semblent être nécessaire à la continuité de l'espèce. La croyance fait partie des fonctions indispensables à la vie avec la nutrition, la recherche de sécurité, la reproduction, la relation avec le groupe etc. C'est une source de l'action : croire, c'est adopter un certain comportement et ainsi agir. Il y a certainement plusieurs conditions indispensables à la survie de l'humanité mais *croire* en est une.

Dans son étude de la croyance chez Nietzsche, Philippe Fontaine conclut que

la croyance apparaît ainsi, à la lumière d'une enquête proprement *généalogique*, comme un véritable « fait primitif », ce qui précède absolument toute thèse, tout jugement, toute affirmation de valeur. [C'est] le besoin de croire en l'*identité* des choses, en leur *stabilité*, en leur *permanence*, qui fait l'objet de la croyance la plus primitive [...] qui résulte de notre besoin de nous appuyer sur un sol ferme et inébranlable.²⁸

Dans *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville écrit :

Or, il est facile de voir qu'il n'y a pas de société qui puisse prospérer sans croyances semblables, ou plutôt il n'y en a point qui subsistent ainsi ; car sans idées communes, il n'y a pas d'action commune, et, sans action commune, il existe encore des hommes, mais non un corps social.²⁹

Nous avons montré que notre propos va plus loin que Tocqueville pour prétendre que, non seulement « sans idées communes », c'est-à-dire sans croyances communes, il n'existe plus de société, mais que sans croyances tout court c'est l'Homme qui n'existe plus.

Pour Bergson, dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, la croyance aurait un fondement biologique chez l'homme et chez lui seul ; elle relèverait de ce qu'il appelle la fonction fabulatrice. Cette fonction, créatrice de mythes et croyances diverses, prémunirait l'homme contre le pouvoir, parfois néfaste, de l'intelligence.

²⁸ P. FONTAINE, *La croyance*, Paris, Ellipses, 2003, pp. 125-127.

²⁹ A. de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, tome II : 1840, Paris, Flammarion, 2008, p. 619.

L'origine ontogénétique.

Que se passe-t-il dans les premiers jours, les premières semaines de vie du nouveau-né ? Quel est son rapport au monde le plus immédiat lorsqu'il ouvre les yeux et commence à interagir avec le milieu environnant ? Peut-il faire autre chose que *croire* à tout ce donné extérieur, à la réalité qui l'entoure ? Mais peut-on déjà parler de *croire* ?

La psychologie du développement nous dit que, dans ses premières réactions, l'enfant

ne réagit qu'en présence d'une modification effective du milieu et ne possède pas encore les outils conceptuels lui permettant d'envisager des modifications hypothétiques. Sa réaction est immédiate et ne peut être différée dans le temps.³⁰

Puis, en acquérant des connaissances nouvelles, il va se libérer de sa réactivité immédiate et réorganiser ses structures cognitives. L'*assimilation*, qui consiste pour l'enfant à s'approprier un élément nouveau du milieu extérieur, et l'*accommodation*, qui lui permet de s'adapter à cet élément lorsqu'il présente une résistance, vont constituer

les deux processus fondamentaux de l'adaptation, permettant ainsi le développement depuis le niveau biologique jusqu'à celui des opérations intellectuelles.³¹

De quels types de *croyances* peut-on parler dans cette période qualifiée de sensori-motrice et qui s'étend de un à trois ans ? De croyances « dispositionnelles », c'est à dire les croyances du *premier ordre* de Pascal Engel qui ne sont ni réfléchies ni conscientes ?

Si le cerveau a pratiquement tous ses neurones à la naissance (nous en possédons environ 100 milliards qui ont été créés entre le 3^e et le 7^e mois de la grossesse) il va progressivement développer les connexions entre ceux-ci. Le rôle de l'entourage du bébé sera primordial. Ses facultés cognitives vont se développer au travers de ce qu'il va voir, toucher, goûter, sentir et surtout entendre. La mise en doute n'existe pas encore dans son esprit ; par contre, il va tout « ingérer », « ingurgiter » ! Les paroles de la mère ou des proches le confortent, l'apaisent ou parfois l'affectent et l'inquiètent lorsqu'elles sont plus autoritaires. Le petit être ne peut qu'absorber tout ce qu'on va lui dire et lui inculquer. Dans *De la certitude*, un ensemble de notes rédigées à la fin de sa vie entre 1949 et 1951, Wittgenstein argumente dans ce sens :

³⁰ P. BENEDETTO, *Psychologie du développement : concepts fondamentaux*, Paris, ed. Studyrama, 2008, p.50.

³¹ *Ibid.*, p. 50.

L'enfant apprend en croyant l'adulte. Le doute vient *après* la croyance.³²

Mais tous ces acquis, engendrés par l'éducation et le contexte environnemental et dont le but est d'assurer le meilleur développement de l'enfant, sont-ils exempts de formatage irréversible ? À l'âge adulte l'homme pourra-t-il réellement activer son libre arbitre, se défaire de son carcan de préjugés et se servir en toute autonomie de son propre entendement ? Descartes, dans *La Recherche de la vérité par les lumières naturelles*, un dialogue philosophique inachevé, le souligne ainsi :

Mais [l'homme] est entré ignorant dans le monde et la connaissance de son premier âge n'étant appuyée que sur la faiblesse des sens et sur l'autorité des précepteurs, il est presque impossible que son imagination ne se trouve remplie d'une infinité de fausses pensées, avant que cette raison en puisse entreprendre la conduite.³³

Le stade qui suit celui dit sensori-moteur est appelé le *stade du personnalisme*.

Ce stade, qui commence avec la crise de trois ans [...], est caractérisé par une forte tendance à l'opposition [l'âge du « non ! »] et par l'affirmation du Moi.³⁴

Il s'étendrait jusqu'au stade de l'âge *catégoriel*, qualifié populairement d'« âge de raison », période que l'on estime située autour des 6-8 ans et durant laquelle l'enfant vit de grands changements sur les plans affectif, social, intellectuel et moteur.

La psychologie du développement situe d'ailleurs l'abandon de la croyance au Père Noël vers cet âge ; âge clé qui marquerait la fin du rapport inconditionnel au merveilleux et l'entrée dans l'âge de raison.

Mais pourquoi croit-on au Père Noël ? Essentiellement pour trois raisons : d'une part parce que, dès notre tout jeune âge, on nous dit qu'il existe ! Ensuite parce que c'est agréable ; quoi de plus plaisant que cette belle histoire avec le traineau de ce bon grand-père tiré par des rennes, la neige, le sapin décoré, les cadeaux ... Et enfin parce que nous n'avons pas encore développé notre esprit critique ; comment descend-il par la cheminée si étroite et encore allumée ? S'il passe 5 minutes par maison il ne pourra faire qu'une centaine de foyers dans la nuit ! ... Délicieuse naïveté que l'on va perdre en grandissant ? Pas totalement ...

³² L. WITTGENSTEIN, *De la certitude*, trad. D. Moyal-Sharrock, Paris, Gallimard, 2006, § 160.

³³ R. DESCARTES, *La Recherche de la vérité par les lumières naturelles*, trad. et notes par E.Faye, le Livre de Poche, Paris, 2010, p. 73.

³⁴ P. BENEDETTO, *op. cit.*, p. 94.

Si donc vers l'âge de 7 ans on réalise l'ampleur de la fable, faisons-nous de même avec les autres mythes, superstitions et croyances qui semblent tout aussi énormes ?

Mais souhaitons-nous vraiment remettre en question ce monde imaginaire qui nous aide à vivre ? Jusqu'à ce très jeune âge on ne peut éviter les fables, les contes et autres mensonges réconfortants. Que dire à un enfant qui vient de perdre sa maman ? Qu'il ne la reverra plus et que son corps se décompose lentement sous terre ou qu'elle est au ciel et veille sur lui ? Même le plus agnostique des pères recourra à la seconde proposition devant la souffrance de son petit.

Ce serait donc autour de cet âge de raison que vont s'installer nos croyances qualifiées de *propositionnelles*. Le jeune être humain va pouvoir donner ou non son assentiment à telle proposition et porter un jugement sur telle croyance.

Mais qu'en est-il réellement ? Peut-on décider, à cet âge, de remettre en question notre éducation, notre culture et notre héritage ?

Le jeune Descartes, par exemple, décide un beau jour de rejeter l'autorité des vieux maîtres et tout cet amas de savoirs médiévaux qu'on lui a enseigné au prestigieux collège jésuite de La Flèche et de remettre en question ce chemin tracé vers la vérité pour plonger dans un *doute* absolu. Ce doute cartésien est généralement qualifié de *radical* (il décide de remonter à la racine des choses), *volontaire* (c'est un choix, une décision de sa part), *hyperbolique* (il se veut exagéré), *systématique* et *méthodique* (il passe tout en revue, étape par étape). Mais Descartes, qui témoigne de tout cela en 1637, dans le *Discours de la méthode*, a-t-il réellement pu tout rejeter ? Est-il parvenu à s'affranchir de tout ce qui a modelé, façonné, orienté son cerveau au cours de ses premières années de vie ?

Non, car l'homme est incapable de douter de tout et Descartes le sait. Il ne peut douter de son langage, de sa société, de son époque et du doute lui-même ! Dans sa preuve ontologique de l'existence de Dieu, clairement réfutée par les logiciens, il commet déjà une *pétition de principe* car il tient implicitement pour acquis ce qu'il veut démontrer. En effet cette preuve nous dit brièvement : Dieu possède toutes les perfections ; or l'existence est une perfection, donc Dieu existe !

Cette rapide incursion dans la démarche cartésienne a seulement pour but d'insister sur la profondeur de l'empreinte phylogénétique et ontogénétique laissée dans le cerveau humain ; on ne peut pas pratiquer le doute absolu, faire table rase et effacer totalement ce fonds culturel constitué de nos traditions, de nos valeurs et de nos croyances ... même les plus irrationnelles.

Croire, c'est aussi faire confiance et cette croyance va se décliner très vite sous le mode de « confiance originaire dans la parole humaine comme fondement de l'être-ensemble »³⁵ nous dit Philippe Fontaine et « c'est sans doute cette confiance accordée *a priori* au monde qui rend compte de cette confiance que nous accordons spontanément à autrui. »³⁶

Dans cette partie *ontogénétique* de l'origine de la croyance, on soulignera les côtés modelage et formatage du cerveau exercés par l'éducation, l'environnement, le contexte historico-géographique, les aléas de la vie ... en un mot : la société.

Que l'on soit rousseauiste (l'homme naît bon mais la société le corrompt) ou non, il est indéniable que le jeune cerveau va être façonné jusqu'à développer une multitude de croyances diverses dont certaines seront qualifiées d'irrationnelles.

Si, comme nous avons essayé de montrer, la propension à croire est inscrite dans la nature même de l'espèce humaine, peut-on, malgré tout, croire n'importe quoi ?

³⁵ P. FONTAINE, *op. cit.*, p. 106.

³⁶ *Ibid.*, p. 106.

Conclusion de la première partie

Après avoir esquissé une définition du concept de croyance et constaté la difficulté de la tâche et la polysémie du terme, nous avons tenté d'établir une classification et une hiérarchie des différents types de croyances.

Pour traiter de l'irrationalité de la croyance il nous faut maintenant cibler une définition de travail plus précise et restreindre notre champ d'investigation aux croyances *propositionnelles*. Nous n'aborderons pas les croyances non réfléchies ou *dispositionnelles* bien que celles-ci puissent être concernées par la question de l'irrationalité.

Comme le souligne Pascal Engel :

La plupart de nos croyances de base sont, comme chez Hume, des croyances instinctives, qui ont été infusées dans l'espèce humaine au cours de l'évolution biologique. Nous ne les mettons pas en cause, parce que la question ne se pose même pas de savoir si nous croyons – et *a fortiori* savons – que, par exemple, la Terre est sous nos pieds, que la nuit succède au jour, ou que le pain nourrit.³⁷

Lorsque je me promène sur un trottoir je crois inconsciemment que le béton va supporter mon poids ; je n'imagine pas une seconde que le sol peut s'ouvrir sous moi ! On peut parler ici de croyance *dispositionnelle* au sens où elle serait déposée en nous c'est-à-dire non mentale et non réfléchie.

Pourtant ce n'est pas toujours le cas lorsqu'on marche et poser un pied devant l'autre peut parfois devenir problématique si l'on doit franchir, par exemple, un pont de neige sur un glacier dans le massif du Mont Blanc. Dans ce cas précis on pourra faire appel à une croyance *propositionnelle* c'est-à-dire adhérer ou non à la proposition suivante : « ce pont de neige va supporter mon poids ».

A partir de notre recherche sur l'origine de la croyance et de son rôle sur la psyché humaine nous avons distingué les quatre thèses suivantes (bien évidemment sommairement ébauchées dans cette étude) :

- 1- L'acte de croire est inhérent à la nature de l'homme, constitutif de son essence et participe de l'équilibre psychique de toute vie humaine. La croyance semble indispensable à la survie et l'existence même de l'humanité.

³⁷ P.ENGEL, *op. cit.*, p. 66.

- 2- La plasticité de notre cerveau nous aurait permis de quitter, dans certains cas, le *mode majeur*, celui de l'action, afin d'endurer, de supporter l'insoutenable en nous permettant d'adopter un *mode mineur*, celui du relâchement, et de croire à l'incroyable. Notre système cognitif s'est développé de manière à rendre viable notre rapport avec l'environnement.
- 3- Certains types de croyances ont très vite été utilisés comme instrument de pouvoir et de domination sur les plus crédules.
- 4- Le contexte dans lequel s'effectue l'apprentissage de l'enfant explique, en partie, les dérives de l'entendement qui conduiront aux croyances les plus folles.

Ces quatre thèses vont sous-tendre l'existence de croyances irrationnelles. Ces croyances font, en effet, partie des croyances en général, qui sont inhérentes à l'homme, elles permettent d'endurer l'insupportable, d'assouvir notre instinct de puissance et sont les conséquences de notre vécu.

Notre problématique, développée dans la deuxième partie, portera sur l'irrationalité des croyances *propositionnelles*, c'est-à-dire les croyances dont le contenu pourra *éventuellement* être soumis à la critique rationnelle.

Pourquoi donne-t-on son assentiment, son adhésion à une croyance jugée irrationnelle par une grande partie de la population ?

Mais comment caractériser une croyance irrationnelle ?

Partie II

Irrationalité de la croyance

Introduction

Dans cette partie nous allons traiter des croyances que l'on juge irrationnelles et répondre aux questions suivantes : qu'entend-on par croyances irrationnelles ? Quels sont les critères pertinents du caractère irrationnel d'une croyance ?

Par définition, est irrationnel ce qui n'est pas conforme à la raison ; ce qui est illogique, incohérent ou qui manque de sens. L'irrationnel, en tant que substantif, est ce qui est inaccessible ou même contraire à la raison.

Comme nous l'avons souligné plus haut, nous ne nous intéressons ici qu'à l'attitude propositionnelle de l'acte de croire, c'est-à-dire aux croyances qui s'expriment par une proposition que l'on va soumettre à l'examen.

On doit pouvoir convoquer à l'esprit la proposition qui sous-tend une croyance et asserter, si besoin est, que celle-ci est irrationnelle.

Pour cela il nous faudra, dans un premier temps, confronter la croyance en question avec la notion de justification. Si une croyance rationnelle semble toujours être justifiée, le manque de justification suffit-il à caractériser l'irrationalité ?

La notion de justification doit alors être précisée et nous verrons certaines thèses qui vont dans ce sens. Parmi celles-ci, le *cohérentisme* propose une justification de la croyance par la cohérence de celle-ci au sein d'un ensemble de croyances préétablies. Le *fondationnalisme*, quant à lui, considère qu'il y a une base de croyances (essentiellement issues de la perception) qui justifie toutes les autres. L'*externalisme*, enfin, veut s'affranchir d'un présupposé commun au cohérentisme et au fondationnalisme (qui sont deux formes d'*internalisme*) qui est que le sujet « croyant » doit avoir un accès interne à la justification de sa croyance. Pour l'*externalisme*, dans certains cas, on doit se placer à « l'extérieur » de la sphère mentale pour justifier cette croyance.

Au-delà de ces thèses, nous aborderons ensuite les notions d'*intuition* et d'*évidence* qui peuvent nous fournir d'autres critères de l'irrationalité.

Mais que peut-on dire de l'attitude que l'on adopte vis-à-vis de telle croyance ou de son mode d'acquisition ? Le mode d'adhésion à des croyances transmises par un gourou, par exemple, reconnu comme totalement farfelu, est irrationnel même si ces croyances s'avèrent rationnelles en définitive.

Nous allons ainsi défendre dans cette partie l'hypothèse qu'il y a des formes d'irrationalité distinctes en ce qui concerne les croyances plutôt que de parler simplement de croyances irrationnelles.

Nous distinguerons ainsi trois modes d'irrationalité et montrerons leurs liens avec les théories de la justification.

La justification

Nous avons rappelé précédemment que, pour Platon, la *connaissance* se définissait comme étant une *croyance vraie justifiée* ; la théorie de la *justification* est de nos jours une branche importante de la théorie de la connaissance, mais que nous dit-elle ?

Justifier des actes ou des paroles c'est tenter de démontrer, d'établir et de prouver leur bien-fondé ou plus simplement leur donner des raisons valables. La justification est ainsi une opération d'argumentation qui consiste à établir la légitimité de telle action ou de telle proposition. Péjorativement, *se justifier* peut signifier ne pas vouloir se remettre en cause ou se dégager de toute responsabilité et sera parfois suivi d'arguments plus ou moins fallacieux pour excuser son action, sa conduite, son opinion... Mais ici c'est sa forme rationnelle et philosophique qui nous intéresse : la justification, en ce sens, investit tous les domaines de la pensée ; qu'elle soit politique, sociale, morale ou scientifique.

Keith Lehrer, adepte du *cohérentisme*, la définit ainsi :

La justification est le produit de la rencontre du subjectif, les opérations mentales du sujet connaissant, et de l'objectif, la vérité à propos de la réalité.³⁸

Le problème Gettier, que nous allons aborder ici, est davantage lié à la difficulté de la définition de la *connaissance*, proposée par Platon dans le *Théétète*, mais n'en est pas moins utile à notre étude sur l'irrationalité de certaines croyances.

En 1963, Edmund L. Gettier publie un article dans lequel il donne deux contre-exemples qui montrent qu'un sujet possède une *croyance vraie justifiée* mais qui n'est pas de la *connaissance* et nous savons qu'il suffit d'un contre-exemple pour falsifier une théorie !

Dans leur Introduction Générale, dans le volume qu'ils ont consacré à la philosophie de la connaissance, Julien Dutant et Pascal Engel proposent un exemple du même type pour expliquer le problème de Gettier:

Supposez qu'un policier vous demande si vous avez votre passeport sur vous. Vous êtes confiant de l'avoir, et cette croyance est justifiée, parce que vous avez l'habitude de le conserver sur vous. Elle est également vraie : le passeport est bien là. Mais, à votre insu, un pickpocket très habile vous l'a dérobé, et, n'y trouvant pas l'argent qui l'intéressait, a trouvé le moyen de le remettre dans

³⁸ K. LEHRER, *La théorie cohérentiste de la connaissance*, in *Philosophie de la connaissance. Croyance, connaissance et justification*, Textes réunis par J. Dutant et P. Engel, Paris, Vrin, 2005, p. 111.

vosre poche. Savez-vous que vous avez votre passeport ? Il semble que non. Votre croyance a beau être justifiée, elle n'est vraie que par hasard : le portefeuille aurait pu être absent, vous ne l'auriez pas remarqué.³⁹

En 399 av J.-C., Socrate est condamné à mort par la démocratie athénienne car il est accusé de corrompre la jeunesse et de ne pas reconnaître les dieux de la cité. En fait, cette condamnation est bien plus politique et psychologique que morale et religieuse car le maître de Platon est un homme qui parcourt les rues d'Athènes à la recherche de la vérité en interrogeant, questionnant et taraudant ses compatriotes. Il prétend ne rien savoir et de façon ironique il démontre à ses interlocuteurs qu'ils en savent encore moins car lui au moins *sait* qu'il ne sait rien ! En général, peu d'hommes aiment s'entendre dire que leur prétention de savoir n'est qu'ignorance et Socrate va payer de sa vie cette *ironie* devenue célèbre. En essayant « d'accoucher les esprits », le grand philosophe voulait que ses interlocuteurs *justifient* leurs réponses concernant les connaissances qu'ils exprimaient sur des sujets divers (*une connaissance est une croyance vraie justifiée ...*).

Vers la fin du Ier siècle ap. J.-C., Agrippa, philosophe sceptique, exposait le raisonnement suivant connu sous le nom de *trilemme* d'Agrippa :

- Si quelqu'un fait une affirmation, alors il doit la défendre par une justification. Cette justification contient elle-même une affirmation qu'il faut justifier à son tour, et ainsi de suite. Seules trois situations sont possibles : soit la justification continue indéfiniment ; il y a *régression à l'infini*. Soit on l'arrête arbitrairement à une affirmation considérée comme *hypothèse* et qui ne sera pas elle-même justifiée ; c'est l'*arrêt dogmatique*. Soit la justification s'appuie circulairement sur des affirmations qu'elle devait justifier ; c'est le *cercle vicieux*.

Il est intéressant de noter qu'à l'origine Agrippa avait « formulé cinq modes de la suspension du jugement. Les deux autres, le désaccord (on trouve toujours quelqu'un qui a soutenu une opinion inverse) et la relativité (une chose paraît telle à quelqu'un, mais autre à un autre), peuvent être vus comme des modes introductifs, au sens où ils mettent l'interlocuteur dans la nécessité de se justifier. Les trois autres modes le mettent ensuite dans une position inextricable ».⁴⁰

³⁹ *Le problème de Gettier in Philosophie de la connaissance. Croyance, connaissance et justification, op.cit., pp. 13-14.*

⁴⁰ *Le défi d'Agrippa in Philosophie de la connaissance. Croyance, connaissance et justification, op. cit., p. 63.*

Au début du XIX^e siècle, Jakob Friedrich Fries reprend ce *trilemme* pour l'appliquer à la justification des énoncés : pour justifier un énoncé, une proposition, il faut utiliser d'autres énoncés qu'il faut à leur tour justifier... On retombe sur les trois situations précédentes : une forme de scepticisme dans la régression à l'infini, de dogmatisme dans l'arrêt hypothétique et, dans le dernier cas, on arrête la régression aux expériences perceptives les plus satisfaisantes. Comment peut-on alors justifier la rationalité d'une croyance ?

Si on se laisse emporter par le scepticisme d'Agrippa, toute justification semble être vaine et il nous faut suspendre tout jugement. Notre propos n'est pas de tomber dans un relativisme exagéré mais bel et bien de répondre à la problématique qui consiste à définir les critères de l'irrationalité de certaines croyances.

Une croyance peut être rationnelle quant à son contenu mais peut ne pas être justifiée au sens où on ne dispose pas des éléments qui permettraient d'établir sa vérité. Il y a de nombreuses croyances non justifiées qui ne sont pas irrationnelles pour autant ; on peut citer l'intuition ou le pressentiment par exemple. Inversement, une croyance peut être jugée irrationnelle mais justifiée par une base de croyances.

La question qui se pose alors est la suivante : le seul concept de justification permet-il de saisir le caractère irrationnel d'une croyance ? Ce concept est nécessaire pour penser l'irrationalité mais est-il suffisant ? Quelle forme de non-justification pourrait légitimer cette irrationalité ?

Les cas Gettier nous montrent l'insuffisance d'une notion trop faible de justification seule et, pour cette raison, il nous faut affiner cette notion et le contenu qu'on lui donne.

Pour cela, nous allons voir une première conception de la justification apportée par le *cohérentisme* : les croyances se justifient entre elles.

Le cohérentisme

« Les gens ne prennent pas garde à la cohérence de ce qu'ils imaginent »⁴¹.

Un premier critère d'irrationalité d'une croyance, qui vient à l'esprit, pourrait être le critère d'incohérence ou d'absence de cohérence.

Pour les adeptes du *cohérentisme*, nous possédons un ensemble de croyances qui sont des entités mentales accessibles et que l'on peut convoquer, mobiliser, lorsque nous acquérons une nouvelle croyance. Cette dernière sera acceptée si elle est en « cohérence » avec le stock de croyances déjà acquises. Lorsqu'on nous annonce, par exemple, que tel ministre s'est rendu coupable d'un trafic d'influence, nous n'aurons pas de mal à accepter cette « croyance en l'information » et à la faire « cohérer » avec celles que l'on possède déjà sur la classe des hommes politiques !

On fait généralement remonter le *cohérentisme* à Hegel et sa théorie *idéaliste* de la vérité : une croyance est tenue pour vraie si et seulement si elle est en cohérence avec les autres idées qui constituent un système clos de vérités. Il est à noter que les croyances sont rarement seules, isolées, mais au contraire qu'elles font partie d'un ensemble, un lot de croyances déjà établies.

G. E. Moore et B. Russell, précurseurs de la philosophie analytique, vont s'opposer à cet idéalisme hégélien en rétorquant que la vérité est plutôt à chercher dans une analyse rigoureuse des données du sens commun. Pour Russell, on ne peut pas considérer la cohérence d'un système de croyances comme suffisante à garantir sa vérité ; le malade mental ou le tueur en série possèdent tous deux une forme de cohérence interne qui les fait agir de telle façon. De nombreux systèmes de pensée sont consistants en eux-mêmes et incompatibles les uns avec les autres :

Il n'est pas rare, en philosophie aussi, que deux hypothèses rivales soient également capables de rendre compte de tous les faits. Il est ainsi possible que la vie ne soit qu'un songe, que le monde extérieur ait tout juste la réalité des événements du rêve ; mais bien que cette conception ne soit pas contradictoire avec les faits connus, il n'y a pas de raison de la préférer à celle du sens commun, pour

⁴¹ EPICURE, *Lettres sur le bonheur*, Xavier Bordes, Paris, Mille et une nuits, 1993, p. 8.

qui les choses et les gens existent réellement. Bref, la définition de la vérité par la cohérence échoue devant l'absence de preuve qu'un seul système cohérent soit possible.⁴²

Russell soulève également un autre point important dans notre travail : quel sens donne-t-on au terme « cohérence » ? Pour lui, tenant de la théorie *réaliste*, « ce terme renvoie à la vérité des lois logiques » alors que la cohérence, pour les *idéalistes*, ne consiste pas dans la simple consistance logique.

Pour Russell :

pour savoir si deux propositions peuvent être vraies ensemble, nous devons connaître certaines vérités comme la loi de non-contradiction. Par exemple, les deux propositions « cet arbre est un hêtre », et « cet arbre n'est pas un hêtre », ne sont pas cohérentes, selon la loi de non-contradiction. Mais si la loi de non-contradiction elle-même était soumise à ce test de cohérence, nous trouverions, si nous choissions de la répudier comme fautive, que plus rien ne peut être incohérent avec quoi que ce soit. Si bien que les lois logiques, parce qu'elles fournissent l'ossature ou le cadre à l'intérieur duquel prend sens le test de la cohérence, ne peuvent être elles-mêmes établies à travers ce test.⁴³

Il nous semble, effectivement, que la cohérence au sein d'un stock de croyances ne soit pas un critère suffisant pour conclure à la rationalité (ou l'irrationalité) car nous pouvons trouver des contre-exemples où une croyance irrationnelle peut parfaitement être en cohérence avec un lot de croyances elles-mêmes irrationnelles. Il y a des délires cohérents ; la paranoïa, par exemple, est un délire réputé très cohérent dans lequel le paranoïaque interprète la réalité suivant un scénario très improbable mais très élaboré, au point, parfois, de pouvoir convaincre son entourage ...

Peut-on encore parler de cohérence tout court ?

Il y a évidemment différents degrés et différentes versions du *cohérentisme*.

Pour Keith Lehrer, la théorie fait intervenir la *probabilité* (« Plus la vérité d'un énoncé est probable, moins on a de risques de faire erreur en l'acceptant »⁴⁴), la *fiabilité* (« Le premier principe de l'esprit humain est que nos facultés sont fiables et non trompeuses »⁴⁵) et l'*évaluation d'ordre supérieur* (« Pour connaître, on doit comprendre et évaluer l'information qu'on reçoit »⁴⁶). Le cohérentiste intègre ces critères tout en s'appuyant sur un système de croyances « d'arrière plan » qui vont lui permettre d'évaluer la fiabilité de la nouvelle

⁴² B. RUSSELL, *Problèmes de philosophie*, tr. fr. Fr. Rivenc, Paris, Payot, 1989, p. 145.

⁴³ *Ibid.*, p. 146.

⁴⁴ K. LEHRER, *La théorie cohérentiste de la connaissance*, in *Philosophie de la connaissance. Croyance, connaissance et justification*, op. cit., p.122..

⁴⁵ *Ibid.*, p. 112.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 141.

croyance. Pour lui, une version faible de la théorie serait le critère de non-incompatibilité c'est-à-dire que deux croyances, par exemple, ne se contredisent pas et ainsi seront acceptées dans le lot de croyances déjà existant. Une version plus forte est le soutien apporté par ce lot de croyances envers une nouvelle croyance. Les premières vont supporter voire militer en faveur de la nouvelle.

Le point faible de cette théorie semble être la cohérence au sein d'un ensemble de croyances préexistantes. Il faudrait, pour que ça marche, que l'on ait accès à ces dernières pour vérifier si la nouvelle venue s'intègre naturellement avec les autres. C'est invraisemblable du point de vue cognitif ; il est impossible de parcourir notre ensemble de croyances pour décider d'accepter telle autre et le socle même de toute notre connaissance repose sur un ensemble de données instinctives que l'on va difficilement remettre en question.

D'autre part, comment peut-on être sûr que notre système de croyances préétablies est bien rationnel ?

Certaines communautés religieuses font remonter l'origine de l'homme à Adam et Eve. Cette croyance, qui repose sur les écrits de la Bible, est tout à fait cohérente car elle appartient à un système de croyances fondé sur une hypothèse : les Ecritures traduisent la *vérité* absolue car *révélée*. C'est une forme « d'axiomatique religieuse » car ces communautés développent tout un ensemble de croyances basé sur quelques « axiomes », c'est-à-dire des vérités indémontrables mais évidentes et universelles pour celui qui les adopte.

Mais, si ces croyances semblent fondées sur une axiomatique, qu'en est-il de la justification même de ces postulats, de ces axiomes ?

On peut adhérer aux récits bibliques ou mythologiques, mais pour augmenter la production des récoltes va-t-on faire des offrandes à Déméter ou améliorer l'irrigation et les techniques diverses ?

La cohérence seule ne semble pas suffire à caractériser la rationalité d'une croyance ou à se prémunir contre l'irrationalité ; il nous faut aller plus loin et chercher, peut-être, du côté du *fondationnalisme*.

Le fondationnalisme

Dans la réalité et la vie de tous les jours, on est sans cesse appelé à adhérer ou non à ce qu'on voit, ce qu'on entend ... Sur quoi basons-nous alors nos jugements, notre agir ? Sur l'observation empirique et l'expérience sensible ?

La forme classique du *fondationnalisme* propose cette approche en ce qui concerne la connaissance.

Parmi les représentants du Cercle de Vienne, un groupe de philosophes et scientifiques réunis à Vienne dans les années vingt et trente du siècle dernier, Otto Neurath⁴⁷, *cohérentiste*, s'oppose au *fondationnalisme* qui considère que la connaissance scientifique est justifiable à partir d'un fondement absolu : *l'expérience*. Mais celle-ci devant être exprimée par des énoncés⁴⁸ de base dits « protocolaires » ; c'est-à-dire des énoncés qui ont un contenu factuel, empirique (« la feuille est verte »). Mais pour Neurath il faut juger les énoncés par leur cohérence dans l'ensemble alors que les énoncés protocolaires sont intersubjectifs ; si deux expérimentateurs ne voient pas la même chose il faut éliminer un protocole. Pour lui, rien n'est certain ; il faut être cohérent. Il compare la science à un bateau en mer : les parties se soutiennent mutuellement (cohérence) sans qu'aucune ne serve de soutien individuel (on peut remplacer les parties une à une, mais on ne peut pas reconstruire le bateau sur l'eau entièrement à partir de rien).

Pour R. M. Chisholm, l'un des principaux défenseurs du fondationnalisme :

Le terme de « fondement », appliqué à notre connaissance, suggère que notre connaissance est comparable à un bâtiment ou à une pyramide. Mais Otto Neurath a proposé une métaphore différente. Selon lui, notre connaissance doit être comparée à un navire ou un radeau, et l'épistémologue doit être comparé à un marin, « qui, dans l'incapacité de revenir à quai, doit reconstruire son navire en pleine mer, et est donc obligé de faire au mieux avec les éléments qu'il a sous la main ». Nous avons là deux façons de concevoir la connaissance. Devons-nous choisir entre la pyramide et le radeau ?⁴⁹

⁴⁷ R. M. CHISHOLM, *Une version du fondationnalisme* in *Philosophie de la connaissance. Croyance, connaissance et justification*, *op. cit.*, pp. 71-110.

⁴⁸ En ce qui concerne les énoncés, la thèse principale du Cercle de Vienne était la distinction entre le caractère tautologique des propositions mathématiques, le non-sens des énoncés métaphysiques et la réductibilité de toute la science aux énoncés de la physique.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 85.

Pour Chisholm, l'image de la pyramide propose un fondement, une base, une assise sur « un matériau solide, ferme et absolument fiable ».⁵⁰

Pour échapper à la régression à l'infini (trilemme sceptique d'Agrippa), le fondationnaliste prétend que nos croyances sont justifiées par des croyances de base. Pour lui, une croyance est justifiée *si et seulement si* elle est :

- soit une croyance appartenant à la base,
- soit une croyance qui découle de façon justifiée de cette « fondation ».

La faiblesse du fondationnalisme, assez proche de celle du cohérentisme, repose sur cette base de croyances sensée justifier toutes les autres ; si ces croyances, constituant le socle, sont elles-mêmes irrationnelles (par exemple insufflées par un gourou à partir d'un tout jeune âge), il est fort probable que le croyant ne pourra plus distinguer le rationnel de l'irrationnel.

De plus, le fondationnalisme ne considère que la sphère mentale, « interne », dans son traitement de la justification.

Doit-on toujours avoir une raison qui soit mentalement accessible pour entretenir une croyance qui soit justifiée ?

Nous allons voir ce que défend l'*externalisme* et en quoi consiste l'irrationalité pour cette théorie.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 85.

L'Internalisme et l'externalisme

En ce qui concerne la justification de nos croyances, les philosophes contemporains - plus précisément les philosophes de la connaissance – se divisent en deux camps : les *internalistes* et les *externalistes*⁵¹.

Pour un partisan de l'*internalisme*, une croyance est justifiée seulement si cette justification est consciemment accessible au sujet au moment où il entretient cette croyance. C'est-à-dire que l'agent qui « croit » doit pouvoir convoquer cognitivement la raison de sa croyance pour la déclarer justifiée ; c'est la position cartésienne du *cogito*. Descartes, en poussant le doute à l'excès, réalise que toutes ses croyances sont infondées ; qu'aucune n'est justifiée lorsqu'il les convoque... En fait, et « heureusement », une croyance échappe à cela et, dans la *Deuxième méditation*, il estime qu'il a une expérience immédiate de sa propre pensée, un accès interne parfait et ainsi il possède une excellente raison de croire qu'*il existe*. Ce critère de l'évidence sera ensuite utilisé pour prouver l'existence de Dieu et également retrouver certaines croyances qui avaient été abandonnées.

Pour l'internaliste, l'examen interne de nos croyances va permettre de confirmer les bons critères de justification d'une nouvelle croyance ; dans le cas contraire, il faudra y renoncer et juger cette dernière comme irrationnelle.

Le *cohérentisme* et le *fondationnalisme*, évoqués précédemment, sont deux formes d'*internalisme* car ils considèrent qu'on peut mobiliser, en interne, le stock de croyances que l'on possède, soit pour vérifier qu'une nouvelle croyance peut être acceptée en toute cohérence au sein de l'ensemble, soit pour s'appuyer sur la « pyramide » des croyances acquises.

Mais pouvons-nous réellement accéder à l'ensemble de nos états mentaux ?

Pour Alvin Goldman, qui sera qualifié d'*externaliste*, une condition nécessaire du caractère justifié de la croyance n'est pas l'accès interne à la raison qui la justifie. Il soutient sa thèse en s'appuyant sur les croyances mémorielles et sur le problème de la source de la connaissance. Tout notre savoir est basé sur un ensemble de connaissances dont nous avons oublié la source. Lorsque, dans un exercice de géométrie, on utilise le théorème de Pythagore il n'est pas nécessaire d'en refaire la démonstration ni de citer le professeur qui nous l'a

⁵¹ Il faut garder à l'esprit que tous les termes en *isme* sont sujet à recevoir des versions différentes, plus ou moins modérées, plus ou moins réalistes etc.

enseigné. Il en est de même pour toutes nos connaissances historiques par exemple⁵². Mais l'internaliste ne prétend pas le contraire ; pour lui, la mémoire ne transmet pas seulement le contenu de tel théorème mais elle transmet aussi une information sur le statut et l'adhésion à ce théorème. La moindre soustraction n'a pas besoin de justification pour prouver sa véracité ! De son côté, l'externaliste ne dit pas que l'accès à une justification interne est impossible mais il considère que le critère de justification est, dans de nombreux cas, externe à la sphère mentale et dépend, en grande partie, de facteurs extérieurs. Pour lui, la fiabilité de nos processus cognitifs n'est pas accessible à notre réflexion mentale.

Pour cette raison, Goldman prétend que nous ne devons pas toujours posséder la connaissance de la source pour justifier une croyance.

Bien sûr, il y a de nombreux cas, dans la vie de tous les jours, où il vaut mieux connaître la source pour pouvoir porter un jugement sain et équitable. La presse regorge de ragots et de sources infondées qu'il faut prendre avec beaucoup de précautions lorsqu'on s'intéresse à une question précise. En ce début du XXI^{ème} siècle, les réseaux sociaux sont également une source létale d'informations mensongères et calomnieuses⁵³ ...

Mais dans la grande majorité de nos connaissances et/ou croyances on ne peut pas s'appuyer sur l'accès interne à toutes les raisons qui justifient ce savoir ; ce serait impossible. Il faut donc s'appuyer sur la confiance en notre système mémoriel en particulier et sur le bon fonctionnement de notre appareil cognitif en général.

Notons qu'*externaliste* s'entend *non* au sens extérieur au sujet mais au sens où il est impossible d'avoir la maîtrise consciente du fonctionnement interne de notre système mémoriel par exemple.

Notre mémoire préserve et transmet un ensemble de croyances sans la rétention des raisons qui ont originellement motivé la formation de ces croyances. Cela semble relever de l'autoprotection de notre système cognitif avec, comme nous l'avons vu dans le chapitre sur l'origine phylogénétique de la croyance, l'adoption d'un *mode mineur*. Notre mémoire est un filtre qui ne peut retenir qu'une infime partie de la totalité des informations perçue par nos sens au cours de notre vie.

L'externalisme est, à notre avis, la position la plus satisfaisante concernant la question de la justification car, sans rejeter les théories internalistes, cette approche s'ouvre sur une sphère plus grande qui ne se restreint pas seulement au mental. Nous avons également montré,

⁵² Il est à noter ici que l'externalisme de Goldman est fiabiliste c'est-à-dire qu'il parle de la fiabilité du système à produire des croyances correctes.

⁵³ Une expression anglaise prend de plus en plus d'importance : les « *fake news* » c'est-à-dire l'envoi volontaire d'information fausses sur les réseaux sociaux !

dans la première partie, que les croyances ne sont pas toutes des états mentaux et qu'il existe des croyances *dispositionnelles*.

La question qui se pose alors est la suivante : en quoi consiste l'irrationalité d'une croyance du point de vue externaliste ?

Pour certains philosophes, l'externalisme résout le trilemme d'Agrippa, le problème de la *régression épistémique*, en prenant une position fondationnaliste ; c'est le cas, par exemple de Laurence Bonjour :

Les théories *fondationnalistes* de la connaissance empirique [...] tentent d'éviter la régression en identifiant une classe de croyances empiriques dont la justification ne dépend pas de celle d'autres croyances empiriques. Les théories *externalistes* [...] représentent une espèce de fondationnalisme.⁵⁴

L'externalisme est peut-être considéré comme une « espèce de fondationnalisme » dans certaines conditions mais, d'une part, il n'exige pas que les fondements de la croyance reposent sur une base solide et fiable et, d'autre part, la justification peut être donnée pas des faits extérieurs plutôt que des croyances internes.

Si je sais, par exemple, que ma vision et mon système perceptif sont très fiables, suite à de nombreux tests médicaux, je peux naturellement croire ce que je vois sans être conscient des facteurs qui justifient cette croyance et sans connaître le fonctionnement interne de mon appareil visuel. Inversement, et on en arrive à l'irrationalité chez l'externaliste, si j'assiste à un accident, que je suis myope et que je viens de briser mes lunettes, il serait tout à fait irrationnel d'adhérer à ce que j'ai cru voir et d'aller témoigner.

Un critère de justification suffisant, dans de nombreux cas, semble bien être externe à notre propre sphère mentale.

Nous avons jusqu'ici montré deux types d'irrationalité :

- Une irrationalité intrinsèque au contenu même de la croyance ; l'absurdité du propos !
- Une irrationalité par absence de justification de certaines croyances : la justification, qu'elle soit interne ou externe à la sphère mentale, ne peut pas être établie.

Mais que dire maintenant du mode d'acquisition d'une croyance ?

⁵⁴ L. BONJOUR, *Les théories externalistes de la connaissance empirique* in *Philosophie de la connaissance. Croyance, connaissance et justification*, op. cit., p. 221.

Le mode d'acquisition de la croyance

Nous avons jusqu'ici questionné le caractère justifié de la croyance en nous attachant principalement au contenu de la proposition. Mais dans les théories de la justification, que nous avons mentionnées, un facteur apparaît en filigrane : la source de la croyance ou son mode d'acquisition.

La plupart de nos croyances, notamment celles qui font l'objet de notre problématique, sont acquises. Si d'autres semblent être innées, comme certaines croyances dispositionnelles, cela sort du cadre de notre travail.

La question qui se pose ici est de savoir si le caractère justifié de la croyance et son mode d'acquisition sont deux choses distinctes.

Le cohérentiste traite d'une croyance en s'intéressant au rapport qu'elle entretient avec les autres. Pour lui, le caractère d'être justifié dépend de la *relation* de la proposition, qui sous-tend la croyance, avec les autres propositions, qui sous-tendent le lot de croyances préétablies. Cette relation entre les croyances ne semble pas faire intervenir le mode d'acquisition de celles-ci.

Ici, l'autorité épistémique qui a transmis la croyance ne semble pas avoir d'influence sur la justification. Si la nouvelle croyance est en cohérence avec le système de croyances en place, elle sera acceptée même si le mode d'adhésion est irrationnel.

Pour le fondationnaliste, par contre, le critère de justification et la source de la croyance semblent être la même chose : l'expérience. Pour lui la croyance s'acquiert principalement au travers de l'expérience sensible mais c'est aussi cette adhésion naturelle qui fait la justification de cette croyance. Lorsque l'expérience nous impose telle croyance, elle est automatiquement justifiée, puisqu'intuitivement imposée, par définition même du fondationnalisme.

En ajoutant des conditions externes à la sphère mentale pour justifier la croyance, l'externaliste semble plus complet que les partisans de l'internalisme. En effet, nous l'avons mentionné, si l'on sait que le fonctionnement d'une partie de notre système sensoriel est défaillant, il ne sera pas rationnel d'adopter certaines croyances mémorielles ou perceptives, par exemple. Mais en rejetant ces croyances comme irrationnelles, est-ce qu'on rejette ici leur mode d'adhésion ou leur justification ?

En outre, si certains critiques de l'internalisme considèrent que nos croyances préétablies sont trop éloignées cognitivement les unes des autres pour pouvoir s'y référer, il est encore plus improbable de connaître la manière dont elles ont été acquises. Les indiens natifs du Pérou pourront peut-être s'en remettre à l'Histoire pour expliquer leur conversion forcée au christianisme mais pour la plupart de nos croyances il est difficilement possible d'en retracer la source.

Si l'on peut questionner le mode d'acquisition d'une croyance (comment ai-je acquis cette croyance ? D'où sort-elle ?), il semble qu'on retombe sur une forme de justification. Pourtant, pour une même croyance, on pourra distinguer et juger la façon dont elle a été acquise : si la source est irrationnelle (dans le cas du gourou, par exemple) la croyance le sera automatiquement car il serait contraire à la raison d'y adhérer.

Il faudrait investiguer plus profondément cette thèse mais le mode d'acquisition nous paraît, malgré tout, être une forme d'irrationalité à part.

Dans le chapitre suivant nous mentionnerons deux types de sentiments qui s'imposent à l'esprit avec plus ou moins de force : l'intuition et l'évidence. Nous chercherons le rôle qu'ils peuvent jouer pour caractériser l'irrationalité d'une croyance.

L'intuition et l'évidence

Dan Sperber, anthropologue français, linguiste et chercheur en sciences cognitives, « avance l'idée que, si des croyances apparaissent aux anthropologues comme étant irrationnelles, c'est parce qu'ils traitent à tort de toutes les croyances comme relevant d'un type unique, pour lequel rationalité implique cohérence »⁵⁵. Il considère qu'en plus de prendre en compte le contenu d'une croyance, qui est représentée dans l'esprit, il faut surtout savoir en quoi consiste le fait de croire à ce contenu. Pour lui, l'anthropologue ne doit pas juger les croyances irrationnelles de certaines tribus à partir de ses propres critères de rationalité ; ces derniers étant des critères occidentaux inappropriés.

Pour cela Sperber distingue deux types fondamentaux de croyances : les croyances *intuitives* et les croyances *réflexives*. Il les nomme encore croyances *factuelles* et croyances *représentationnelles*. Les premières dérivent de la perception (dans un rapport immédiat ou par inférence) ; le sujet à conscience d'un fait par intuition : je sais intuitivement certaines choses (par exemple que j'existe, qu'il fera jour demain ou que le sol est sous mes pieds) sans avoir à faire appel à un raisonnement. Les secondes sont une interprétation ou une forme de « représentation de représentation » ; le sujet a conscience de juger le contenu d'une proposition.

On retrouve la distinction faite dans la partie I : les croyances *intuitives* s'apparentent fortement aux croyances *dispositionnelles* et les *réflexives* aux *propositionnelles*.

L'intuition est également étroitement liée à *l'évidence*, c'est-à-dire ce qui s'impose de soi comme vrai.

Ces sentiments d'intuition et d'évidence ne semblent pas apporter de nouveaux critères pour définir la rationalité ou l'irrationalité d'une croyance. Bien sûr cette dernière peut nous apparaître « évidemment » ou « intuitivement » irrationnelle mais on retombe alors sur les formes d'irrationalité mentionnées plus haut, c'est-à-dire que nous sommes, soit en présence d'une croyance dispositionnelle, soit en l'absence de justification d'une croyance propositionnelle.

⁵⁵ *Revue d'Anthropologie des Connaissances*, vol. 3, éd. des archives contemporaines, Paris, 2009, p. 150.

Conclusion de la partie II

Nous avons vu différentes théories, qui proposent chacune une certaine conception de la justification d'une croyance, et exposé leurs faiblesses.

Nous ne sommes pas entrés dans les développements complexes proposés par la philosophie analytique à la suite du problème soulevé par Edmund Gettier mais nous avons avancé quelques arguments satisfaisants pour traiter de l'irrationalité des croyances.

On a pu ainsi distinguer trois formes d'irrationalité pour la croyance :

- 1 - La croyance est intrinsèquement irrationnelle c'est-à-dire que le contenu de la proposition à laquelle on adhère est absurde, insensé, illogique...
- 2 - La croyance est irrationnelle par manque de justification car incohérente avec le lot de croyances en place ou non fondée sur la base des croyances acquises.
- 3 - La croyance est irrationnelle en raison de la source et du mode d'acquisition de celle-ci. C'est le fait de l'adopter, de l'entretenir qui est irrationnel.

Partie III

L'irrationnel et la vérité, la science, l'induction et le prosélytisme

Cette troisième partie pourrait figurer en annexe car les thèses abordées ne sont que des pistes ébauchées, des champs à investir, qui pourraient faire l'objet d'un travail ultérieur.

Nous avons voulu confronté le concept de croyances irrationnelles aux concepts de vérité, de science, de raisonnement par induction et de prosélytisme.

« On avale à pleine gorgée le mensonge qui nous flatte, et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère »⁵⁶

Besoin de croyance ou besoin de vérité.

« Il n'est pas scandaleux de se demander si l'humanité n'a pas en fin de compte plus besoin du mensonge que de la vérité » fait remarquer Jacques Bouveresse au cours d'une conférence donnée au Collège de France.

A partir du VIII^{ème} siècle, dans le monde chrétien, le trafic de fausses reliques se développe pour connaître son apogée vers le XV^{ème} siècle. Ce trafic permet d'entretenir la foi mais surtout d'enrichir monastères, cathédrales et hommes de peu de vertu. Il y aurait dans le monde des centaines de morceaux de la Croix du Christ ce qui faisait dire à un professeur d'histoire qu'il y en avait assez pour construire une armada de deux cents bateaux ! Pierre Saintyves écrit dans *Les reliques et les images légendaires* (1912) :

Si la fausseté de certaines reliques est bien établie, comme en attestent les deux têtes (déclarées authentiques par le Vatican) et les 32 doigts de saint Pierre, les 12 têtes et 60 doigts de saint Jean, les 15 bras de saint Jacques, les 30 corps de saint George, les 8 bras de saint Blaise, 11 jambes de saint Matthieu, 14 saints prépuces et de nombreux morceaux du cordon ombilical de Jésus-Christ, les reliques les plus anciennes, telle la Vraie Croix ou les Saint-Suaires manquent de données historiques fiables pour trancher entre authenticité ou légende, les textes sur les reliques évangéliques ou hagiographiques pouvant mêler les deux aspects.⁵⁷

Pour la plupart des historiens, le linceul de Turin, le suaire d'Oviedo ou la tunique d'Argenteuil, sérieusement datés au carbone 14, auraient été fabriqués au Moyen-âge ; pour d'autres ils sont authentiques.

S'il est indéniable qu'une bonne partie des reliques, en surnombres, sont des copies de faussaires, ce qui nous intéresse ici est le rapport entre la croyance et la vérité. Le croyant qui éprouve une émotion en présence d'une relique, émotion déclenchée par ce qu'on lui fait

⁵⁶ D.DIDEROT, *Œuvres inédites :Le neveu de Rameau. Voyage de Hollande*, éd. L. L. Brière, Paris, 1821, p. 76.

⁵⁷ P. SAINTYVES, *Les reliques et les images légendaires*, Mercure de France, Paris, 1912, p. 334.

croire, veut-il vraiment connaître l'origine et l'authenticité de celle-ci ? Sa croyance est-elle rationnelle ?

Dans un chapitre sur *Les croyants et leur besoins de croyance*, dans *Le Gai Savoir*, Nietzsche nous dit que « l'homme est ainsi fait : on pourrait lui réfuter mille fois un article de foi, - s'il en a besoin, il continuerait toujours à le tenir pour « vrai », - conformément à cette célèbre « preuve par la force » dont parle la Bible »⁵⁸.

Mais comment certaines croyances, qui constituent les piliers des grandes religions, vont-elles pouvoir s'adapter aux grandes révolutions scientifiques et intellectuelles ?

La Terre est au centre de l'univers, le monde supra lunaire est harmonieux et parfaitement ordonné, l'homme descend d'Adam et Eve et a été créé à l'image de Dieu ...

Le 31 octobre 1992, une commission d'étude demandée par Jean-Paul II remet ses conclusions concernant l'affaire Galilée. Plus de 350 ans après sa condamnation par le Saint Office à Rome, le 22 juin 1633, l'Eglise reconnaît les erreurs commises par certains théologiens mais Galilée ne sera pas officiellement réhabilité puisque le tribunal de l'Inquisition qui l'avait condamné avait disparu depuis. Le croyant tient à ses croyances et foi et mauvaise foi vont souvent de pair ; le religieux fervent ne voudra pas entendre parler du carbone 14 qui date le saint Suaire...

Pourtant l'Eglise devra régulièrement réinterpréter les Ecritures et les adapter aux progrès scientifiques et l'on sait combien un texte ancien et obscur, qui a subi maintes copies, traductions, déformations, coquilles et autres gauchissements, est interprétable à souhait. Shakespeare nous le rappelle dans *Le Marchand de Venise* : « Le diable peut citer l'Ecriture pour ses besoins. »⁵⁹

Mais entre les croyances générées par de fausses informations, des mensonges, voire de la calomnie, et les croyances irrationnelles il n'y a qu'un pas ; la frontière est ténue.

En effet, comme le suggère Nietzsche, la croyance (ici religieuse) est un besoin et ce peu importe le degré d'irrationalité de ladite croyance.

⁵⁸ NIETZSCHE, *Le Gai Savoir* (1882), trad.fr. H. Albert, Paris, Le Livre de Poche, 1993, p. 353.

⁵⁹ W. SHAKESPEARE, *The Complete Works*, edited by W. J. CRAIG, ed. H. Pordes, London, 1973, p. 212, « The devil can cite Scripture for his purpose ».

Les croyances irrationnelles et la science

Comme le prétend le biologiste François Jacob, « l'être humain est génétiquement programmé, mais programmé pour apprendre »⁶⁰ et il ne peut apprendre que ce qu'il va chercher, découvrir et comprendre et pour cela il doit *croire* qu'il y a quelque chose à découvrir et à comprendre.

L'homme scientifique est donc un *croyant*, certes curieux, mais qui se distingue, paradoxalement, par le fait de savoir que toute réponse qu'il trouve est incertaine et que la certitude est dangereuse.

Le physicien actuel est devenu modeste et sceptique ; Carlo Rovelli, théoricien des particules à l'Université de Méditerranée à Marseille, le confirme :

C'est le doute, et non pas la certitude, qui nous fait avancer. [...] Nous devons faire confiance à la science non parce qu'elle offre des certitudes, mais parce qu'elle n'en a pas.⁶¹

La science est fondée sur des croyances qui portent, en général, le nom d'*hypothèses*. Mais ces croyances, qui sont ensuite soumises aux tests de l'expérimentation, sont-elles toujours rationnelles ?

L'histoire des sciences nous montre qu'il n'en est rien et la liste, depuis les sphères de cristal entourant la Terre, dans l'Antiquité, jusqu'aux multivers du XXIème siècle, serait longue à établir.

Pythagore de Samos, par exemple, voyait en toute chose l'harmonie des nombres et consacra sa vie à les étudier et à enseigner leurs propriétés.

Au départ, l'étude pythagoricienne des nombres était une recherche spirituelle, proche de la kabbale hébraïque, où chaque nombre avait une identité symbolique qui lui conférait des vertus magiques, voire des propriétés vitales.⁶²

L'*éther*, qui soutenait la propagation de la lumière, ou le *phlogistique*, qui expliquait la combustion, ont disparu tout comme l'espace et le temps absolus. Mais si ces croyances nous

⁶⁰ F. JACOB, *Le Jeu des possibles*, Paris, Fayard, 1981, p. 119.

⁶¹ C. ROVELLI, *Qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce que l'espace ?*, trad. E. Brune, Bernard Gilson éditeur, Paris, 2008, p. 60.

⁶² M. J. SANCHEZ, *Trois murs pour un secret. Pythagore et son théorème*, trad. fr.J. Ruë, ed. RBA France, 2014, p. 96.

semblent aujourd'hui irrationnelles, elles ont été utiles en tant qu'hypothèses de départ devant l'inexplicable. En mathématiques, science rationnelle par excellence, une hypothèse totalement farfelue a été émise, en 1545, dans l'Italie de la Renaissance, par le mathématicien Jérôme Cardan. Ce dernier a « imaginé » des nombres qui ont pour carré moins un, c'est-à-dire l'hypothèse $i^2 = -1$.

Peu après, en 1572, Rafael Bombelli trouve que

Ces nouveaux nombres déconcertants n'avaient ni queue ni tête, mais ils pouvaient s'employer dans le calcul algébrique et donnaient des résultats dont l'exactitude était démontrable.⁶³

Pendant des siècles, les mathématiciens ont entretenu des relations d'amour et de haine avec ces nombres « imaginaires » (aujourd'hui appelés nombres complexes) et au XXIème siècle ils ont conduit :

A la généralisation au domaine complexe de la quasi-totalité des mathématiques. À de meilleures méthodes pour comprendre les vagues, la chaleur, l'électricité et le magnétisme. Aux fondements mathématiques de la mécanique quantique.⁶⁴

Mais si les scientifiques utilisent des croyances infondées pour avancer dans leurs recherches, certains vont utiliser une interprétation des nouveautés scientifiques pour appuyer leurs croyances. La mécanique quantique, et ses découvertes contre-intuitives, est une source intéressante pour les sciences ésotériques, occultes ou paranormales.

En ce qui concerne le père de la relativité, les croyants se l'approprient, les mystiques prétendent qu'il était l'un des leurs et l'homme moderne lui prête toutes sortes de citations.

En fait il suffit d'approfondir ce qu'il a dit et écrit pour comprendre qu'Einstein ne croyait pas au Dieu de la Bible, rejetait le spiritualisme, le mysticisme, la providence, les livres sacrés, les institutions religieuses et condamnait les tentatives de fonder la morale sur la croyance. C'était « simplement » un physicien de génie fasciné par l'exploration, « les structures de l'Univers » et tous les mystères qui l'entourent.⁶⁵

⁶³ I. STEWART, *17 équations qui ont changé le monde*, trad. fr. A. Muchnik, Paris, Flammarion, 2015, p. 105.

⁶⁴ *Ibid.*, p.103.

⁶⁵ « Le mot Dieu n'est pour moi rien de plus que l'expression et le produit des faiblesses humaines, la Bible un recueil de légendes, certes honorables mais primitives qui sont néanmoins assez puéres. Aucune interprétation, aussi subtile soit-elle peut selon moi changer cela. Les interprétations subtiles sont très torturées et n'ont presque rien à voir avec le texte original. Pour moi, la religion juive, comme toutes les autres religions, est une incarnation de la plupart des superstitions puéres. »

A. EINSTEIN, *lettre à Eric Gutkind*, 3 janvier 1954, trad. fr. à partir de la trad. anglaise du Guardian.

Nous avons brièvement montré que les hypothèses irrationnelles utilisées par les scientifiques s'avèrent fécondes dans leur matière ; mais en est-il de même de la plupart des croyances idéologiques irrationnelles ?

Cette lettre, mise en vente aux enchères sur *eBay*, a été achetée vendredi 19 octobre 2012 par un anonyme pour un montant de 3 millions de dollars.

« Je ne peux pas imaginer un Dieu qui récompense et punit l'objet de sa création. Je ne peux pas me figurer un Dieu qui réglerait sa volonté sur l'expérience de la mienne. Je ne veux pas et je ne peux pas concevoir un être qui survivrait à la mort de son corps. Si de pareilles idées se développent en un esprit, je le juge faible, craintif et stupidement égoïste. »

A. EINSTEIN, *Comment je vois le monde* (1934), trad. fr. M. Solovine et R. Hanrion, Paris, Flammarion, 1979, p.10.

« Ce que vous avez lu sur mes convictions religieuses était un mensonge, bien sûr, un mensonge qui est répété systématiquement. Je ne crois pas en un Dieu personnel et je n'ai jamais dit le contraire de cela, je l'ai plutôt exprimé clairement. S'il y a quelque chose en moi que l'on puisse appeler "religieux" ce serait alors mon admiration sans bornes pour les structures de l'Univers pour autant que notre science puisse le révéler. »

H.DUKAS et B.HOFFMANN, *Albert Einstein, The Human Side : Glimpses from His Archives*, lettre du 24 mars 1954, Paperback, 2013, p. 43.

Le raisonnement par induction et la croyance.

Notre journal local est souvent riche en faits divers aussi sordides que croustillants : « Son parachute ne s'ouvre pas ! Mais il survit à une chute de 1500 m ! » « En route vers l'aéroport il rate son avion : celui-ci s'écrase une heure plus tard ! » etc.

De nombreuses réactions en appellent alors au surnaturel, aux anges, aux démons, au divin ou au destin : « Ce n'était pas son heure », « c'était écrit », « quand ça doit arriver ! »...

Il est dans la nature de l'homme de réagir par *induction* ; c'est-à-dire qu'à partir d'un fait, d'un phénomène, qu'il n'a la plupart du temps pas observé mais qu'on lui a relaté, il va tirer des conclusions.

Si ce type de raisonnement s'avère parfois très utile en sciences nous l'utilisons en permanence dans la vie de tous les jours et il est aussi, en grande partie, à l'origine des peurs, des superstitions et des croyances de toutes sortes.

Dans son acception la plus générale, l'*induction* est une opération mentale qui consiste, en sciences, à remonter des faits à la loi c'est-à-dire à déduire cette loi par généralisation des observations (on procède ainsi par inférence). On observe, par exemple, ce qui se passe lorsque l'on met en présence deux composés chimiques et après de nombreux essais on avance certaines conclusions que l'on va pouvoir ensuite approfondir en prenant comme hypothèses ces mêmes conclusions. En philosophie, l'induction est une démarche intellectuelle qui consiste à procéder par inférence probable, c'est-à-dire à déduire des lois par généralisation des observations

Dans la vie de tous les jours et en présence d'un fait divers quelconque, on a une fâcheuse tendance à vouloir conclure. Cela reste, en général, sans conséquences mais dans des cas extrêmes, et attisés par des circonstances particulières, on peut assister au pire.

Dans son *Traité sur la tolérance*, publié en 1763, Voltaire va déployer son énergie pour prouver l'erreur judiciaire qui a conduit Jean Calas, négociant protestant à Toulouse depuis 40 ans, à être condamné au supplice de la roue et brûlé en place publique le 10 mars 1762 :

Quelque fanatique de la populace s'écria que Jean Calas avait pendu son propre fils Marc-Antoine. Ce cri, répété, fut unanime en un moment [...] Le sieur David, capitoul de Toulouse, excité par ces rumeurs et voulant se faire valoir par une prompte exécution, fit une procédure contre les règles et les ordonnances. La famille Calas, la servante catholique, Lavaisse, furent mis aux fers. [...] Six juges persistèrent longtemps à condamner Jean Calas, son fils, et Lavaisse, à la roue, et la femme de Jean Calas au bûcher...¹

Certes, les esprits étaient échauffés par la haine que se vouaient protestants et catholiques mais lorsque la vindicte populaire frappe, la voix de la raison, trop minoritaire, est bien vite étouffée. Le qu'en-dira-t-on, la médisance ou la calomnie, attisés par notre propre bêtise, ne s'appuient que sur des suppositions, des préjugés ou des superstitions ; c'est-à-dire des croyances pour la plupart irrationnelles. Bien sûr, on est loin du raisonnement par induction utilisé en science ou en philosophie mais lorsque la foule décide de conclure à partir d'un fait supposé (ici : Jean Calas a pendu son fils) cette réaction reste une forme d'induction.

Pour nos ancêtres, un éclair, un séisme ou une éclipse étaient perçus comme des phénomènes effrayants et incompréhensibles et l'invention du *surnaturel* s'imposait *naturellement*.

Tout comme on tire des conclusions à partir d'une information qui nous est donnée (par un média, un collègue de bureau ou une autre source), l'homme préhistorique a adapté son comportement en créant des divinités et des rituels pour rendre viable son environnement et sa vie et ainsi donner des réponses à ses angoisses. Lorsque des membres de son clan périssaient au cours d'une chasse au mammouth ou dans une lutte avec un autre clan il implorait ses nouvelles divinités. La peur et la culpabilité venaient s'entremêler : qu'avait-il fait pour endurer cela ? Comment être pardonné et comment honorer ces puissances divines ?

Sacrifices, rituels et religions allaient connaître leur essor.

De nos jours l'induction est plus sournoise mais n'en est pas moins présente à tout instant. À partir d'une information reçue on va réagir, avec plus ou moins d'affect, et sauter sur telle ou telle conclusion. Cette réaction est en partie le produit de notre culture, du monde dans lequel nous évoluons et de nombreux facteurs psychologiques qui nous conditionnent (nous avons mentionné plus haut l'envoi de ces *fake news* sur les réseaux sociaux).

Peut-on mesurer l'impact, pour un jeune cerveau en développement, qu'auront ces heures passées à pianoter sur un *iPhone* ou rivées sur une tablette ? Pas plus qu'on ne pouvait mesurer les conséquences d'une propagande pendant les années trente. Nos croyances évoluent avec nos modes de vie.

Pus rarement, notre imagination va nous jouer des tours lors de phénomènes inhabituels aperçus dans des circonstances furtives ou indistinctes : les rapports de gendarmerie collectionnés au GEIPAN (Groupe d'études et d'informations sur les phénomènes aérospatiaux non identifiés) rattaché au CNES (Centre national d'études spatiales) sont truffés d'anecdotes.

Mais l'utilisation, de plus en plus fréquente, des caméras insérées dans les *smartphones* va peut-être repousser les croyances populaires concernant les ovnis. En effet, les gens ont le

réflexe de filmer, avec leur téléphone portable, tout ce qui sort de l'ordinaire et ainsi les vidéos pourront être expertisées. Il deviendra de plus en plus difficile de persuader ou de se persuader qu'on a assisté à un phénomène surnaturel ou à une apparition.

Prosélytisme et croyances irrationnelles

Le prosélytisme est l'attitude de celui qui cherche l'adhésion, à sa propre foi, d'une personne ou d'un groupe et, par extension, le zèle déployé pour rallier des êtres humains à une doctrine.

Si toutes les croyances ne conduisent pas au prosélytisme, en revanche toutes les formes de prosélytisme sont initiées par les croyances.

Mais qu'est-ce qui pousse certains hommes à vouloir imposer leur foi, leurs certitudes ?

Entre un intégriste religieux engagé dans un combat idéologique, un parlementaire éloquent convoqué dans un débat politique ou un simple quidam entraîné dans une discussion entre amis il semble y avoir un point commun et qui est propre à l'être humain : tous vont défendre leur position étant convaincus de détenir la vérité ; leur vérité. Bien sûr, entre une querelle de comptoir et une croisade religieuse il y a un monde mais les bases psychologiques semblent être les mêmes. Que ce soit pour soutenir la réintroduction des loups dans le Mercantour, le droit à l'avortement, le mariage pour tous ou la protection du poisson-chat à ventouse du Suriname nous sommes persuadés d'être dans le camp du bon sens, de la moralité, de la justice et de la vérité. Et comme *les débats les plus passionnés sont souvent les moins informés* nous allons parfois hausser le ton pour imposer ce qui nous semble indiscutable. Mes idées sur telle question sont ce qui fait **ma** personnalité ; ce que je suis. Et plus je les clame haut et fort plus je serai **une** personnalité.

La philosophie, qui par son étymologie se veut être *l'amour de la sagesse*, devrait être la discipline par excellence où les penseurs font preuve de tolérance, d'ouverture d'esprit et de compréhension vis-à-vis de leur coreligionnaires. L'histoire de nos grands hommes montre qu'il n'en est rien et ceux-ci étaient même parfois très virulents dans l'invective et les propos acerbes. Il est à noter à ce sujet que les conflits intellectuels n'ont lieu qu'au sein d'une même discipline ; il est rare que le chercheur en sociologie vienne critiquer le travail du chercheur en mécanique quantique ... les guerres de clochers n'opposent que des villages voisins.

En tant que *spécialiste de la pensée* le philosophe devrait être le premier à se méfier de ses propres constructions intellectuelles et de ses certitudes sachant que l'adhésion aux thèses qu'il défend est une forme de croyance.

Mais peut-on être tolérant sans tomber dans l'inaction, ouvert d'esprit en évitant le scepticisme stérile ou compréhensif sans afficher une mollesse de caractère ? Sans la preuve cruciale de ce qu'on avance, doit-on pour autant renoncer à tout discours rationnel et argumenté ?

Nous ne sommes que des croyants vis-à-vis de l'ensemble des connaissances car nous ne pouvons pas avoir accès à toutes les données sur tous les sujets qui nous touchent ; notre pensée individuelle a des limites nécessaires à sa santé mentale et pour cela il nous faut donc faire confiance. Pour Gérald Bronner, sociologue et spécialiste des croyances collectives et de la cognition,

notre esprit est limité *dimensionnellement* parce que notre conscience est incarcérée dans un espace restreint et un espace éternel. Par ailleurs, il est encore limité *culturellement* car il interprète toute information en fonction de représentations préalables. Et enfin, il est lesté *cognitivement* car notre capacité à traiter l'information n'est pas infinie et que la complexité de certains problèmes excède les potentialités de notre bon sens.⁶⁶

Pour son équilibre psychique, notre cerveau sélectionne, trie, garde, oublie, range ... on ne peut pas tout examiner et tout passer au crible de la critique rationnelle. Nous avons déjà évoqué précédemment l'impossibilité de douter de tout ainsi que le caractère contingent, fortuit et parfois accidentel de nos croyances mais il s'agit ici de comprendre ce qui nous fait d'une part nous accrocher à nos convictions et d'autre part vouloir les imposer aux autres. Pourquoi veut-on convertir l'autre à une croyance qui nous a été inculquée et qui est parfois loin d'être rationnelle ?

Depuis le passage du *mythos* au *logos*, de la pensée mythique au discours rationnel, dans l'Antiquité, les érudits ont essayé de définir l'essence de l'homme et de comprendre ce qui le distinguait de l'animal.

Pour Aristote, l'homme est « un animal politique » doué de raison car il vit au sein de la cité (*polis*) c'est-à-dire non seulement avec les autres, mais surtout en fonction de règles sociales et politiques qu'il a instaurées; dans le cas contraire c'est soit un dieu soit un fou.

Pour Descartes c'est également la raison qui distingue l'homme de la bête ; l'homme pense, la bête non. Leibniz au contraire nous dit que l'animal pense mais pas au même degré que l'homme ; tout est dans la différence entre les niveaux de pensée. Chez J.J. Rousseau l'être

⁶⁶ G. BRONNER, *Croyances et imaginaires contemporains*, éd. Manucius, Paris, 2013, p. 30.

humain se caractérise par deux grands traits - la capacité de se perfectionner et celle d'agir librement – et deux passions – l'amour de soi (ou instinct de conservation) et la pitié (la répugnance à voir souffrir ses semblables).

Kant voit la différence dans le fait pour l'homme de pouvoir s'affranchir de ses penchants. L'homme c'est une *sensibilité* plus un *entendement* et sa grandeur réside dans son autonomie c'est-à-dire sa capacité à se libérer de ses instincts, pulsions, envies et tout ce qui vient du corps pour s'élever vers la loi morale ; pour l'animal la question morale n'a pas de sens.

Pour Sartre, l'homme n'a pas de nature, il n'a qu'une histoire, une culture et ainsi il existe avant d'être défini ; ce sont ses actions qui définissent son essence d'où sa formule célèbre : « l'existence précède l'essence »⁶⁷ :

La vie n'a pas de sens, *a priori*. Avant que vous ne viviez, la vie, elle, n'est rien, mais c'est à vous de lui donner un sens, et la valeur n'est pas autre chose que ce sens que vous choisissez.⁶⁸

On le constate, il n'est pas facile de définir une nature, une essence de l'homme. Pourtant il existe bien des traits caractéristiques qui lui sont propres ; il est certainement le seul, parmi le vivant, à *justifier ses croyances irrationnelles*. De même ce besoin de convaincre, de convertir l'autre ; partir en croisade ou en mission pour évangéliser une autre partie de son espèce ne se rencontre pas dans le monde animal ou végétal. Ici réside peut-être l'intérêt de distinguer les croyances irrationnelles les plus nuisibles des autres.

⁶⁷ J.-P SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1996, p.26.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 74.

Conclusion générale

La science, en général, et la médecine, la biologie, l'astronomie, l'anthropologie etc., en particulier, font des prouesses que nous mesurons chaque jour ; pourtant on reproche à l'homme de n'avoir pas évolué depuis 10.000 ans. Guerres, génocides, massacres et autres atrocités font souvent la une de nos quotidiens ... Est-ce irrémédiable ? L'homme sera-t-il toujours « un loup pour l'homme » ? N'est-il, comme le prétend Pascal, « que déguisement, que mensonge et hypocrisie, et en soi-même et à l'égard des autres »⁶⁹ ? Nos croyances sont-elles en partie à l'origine de cet état de fait ? Et si c'est le cas pouvons-nous y remédier ?

Le but de ce travail était de définir ce qu'on appelle une croyance irrationnelle afin de pouvoir la distinguer des autres et éventuellement y renoncer lorsque celle-ci s'avère néfaste. Après avoir tenté de définir ce qu'est la croyance, nous avons cherché son apparition, tout d'abord chez nos ancêtres, et ensuite lors de l'apprentissage chez l'enfant. De cette recherche phylogénétique et ontogénétique nous avons pu conclure :

- que l'acte de croire revêt une importance au plus profond de l'être et que l'humanité ne pourrait exister sans ses croyances.
- que celles-ci, même les plus irrationnelles, vont nous aider à supporter l'insoutenable.
- qu'elles deviennent aussi une arme de pouvoir.
- et enfin que le contexte sociétal, l'environnement et la fatalité vont les installer, plus ou moins à notre insu, dans la sphère mentale.

Mais pouvons-nous caractériser ces croyances irrationnelles ?

C'est ce que nous avons fait dans une deuxième partie en utilisant la notion de justification et certaines théories qui s'y rattachent.

Avec l'appui du *cohérentisme*, du *fondationnalisme* et de l'*externalisme* nous avons conclu que l'irrationalité des croyances prenait trois formes :

- une forme monadique : on ne considère que la proposition et c'est son contenu qui est absurde, contradictoire, illogique.

⁶⁹ PASCAL, *Pensées*, texte Léon Brunschvicg (1897), Paris, Flammarion, 1976, p. 81.

- une forme relationnelle : la croyance ne peut pas être justifiée lorsqu'elle ne s'insère pas dans le stock de croyances existant ou qu'elle ne s'appuie pas sur une base solidement préétablie. Il n'est pas rationnel de croire parce que cette proposition ne dispose pas assez de justification.
- une forme externe : c'est la source de la croyance, son mode d'acquisition ou la façon dont on va l'adopter, qui va qualifier cette dernière d'irrationnelle.

Dans une troisième partie nous avons abordé quelques concepts étroitement liés à notre problématique. L'homme va-t-il toujours se départir de ses croyances obscures pour embrasser la vérité ? Comment naissent-elles du raisonnement par induction et se propagent-elles par le biais du prosélytisme ? La science en général, et les mathématiques en particulier, sont-elles exemptes de croyances irrationnelles ?

Il semble effectivement arrogant de toujours vouloir passer au filtre de la raison ce que les gens expriment au travers de leurs émotions, de leurs intuitions ou de leurs croyances et nous savons combien les arts en général donnent une place prépondérante au sentiment et à l'affect. Le romantisme du XIX^{ème} siècle a bien été une réaction radicale contre le siècle des Lumières qui avait placé au pouvoir l'entendement et la morale pour sortir de l'obscurantisme.

Mais s'il est indéniable que l'homme est limité par son cerveau et par le poids des mystères qui l'entourent, il est également vrai qu'il n'a de cesse de chercher à comprendre. Et ici nous avons tenté de comprendre ce qu'on appelle *croyances irrationnelles*.

Si je veux croire que la Terre a 6000 ans, que les camps d'extermination n'ont pas existé ou que l'homme n'a jamais posé le pied sur la Lune ... libre à moi. Je respecte également les traditions religieuses de ma communauté lorsque je refuse les sciences qui étudient la préhistoire ou les théories de l'évolution, mais puis-je être honnête avec moi-même et accepter que mes croyances sont irrationnelles ?

Devant l'afflux d'informations douteuses, voire calomnieuses, sur les réseaux sociaux, l'influence de certaines personnes, le matraquage des media et toutes les formes de biopouvoir, ne devons-nous pas user de scepticisme et d'esprit critique afin de nous engager et agir de façon éclairée ? Kant et les Lumières exhortent l'homme à avoir le courage de se servir de son propre entendement et à exercer son esprit critique devant sa propre pensée et ses croyances. Si le siècle qui nous précède a vu l'*Homme* être désemparé, étourdi, abruti,

dépassé par les avancées technologiques qu'il a engendrées, quel rôle peut ou doit jouer la philosophie pour ne pas perdre ce qu'*il* a peut-être de plus cher : sa raison ?

Bibliographie

- EPICURE, *Lettres sur le bonheur*, Xavier Bordes, Paris, Mille et une nuits, 1993.
- BENEDETTO P., *Psychologie du développement : concepts fondamentaux*, Paris, ed. Studyrama, 2008.
- BRONNER G., *Croyances et imaginaires contemporains*, éd. Manucius, Paris, 2013.
- DESCARTES R., *La Recherche de la vérité par les lumières naturelles*, trad. et notes par E.Faye, le Livre de Poche, Paris, 2010.
- DUTANT J. et ENGEL P., *Philosophie de la connaissance. Croyance, connaissance et justification*, Textes réunis par J. Dutant et P. Engel, Paris, Vrin, 2005.
- EINSTEIN A., *Comment je vois le monde* (1934), trad. fr. M. Solovine et R. Hanrion, Paris, Flammarion, 1979.
- *La Relativité* (1956), trad. fr. M. Solovine, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1986.
- et INFELD L., *L'Evolution des idées en physique*, trad. fr. M. Solovine, Paris, Flammarion, 1983.
- ENGEL P., *Notions de philosophie II*, sous la dir. de Denis Kambouchner, Paris, Gallimard, 1995.
- FONTAINE P., *La croyance*, Paris, Ellipses, 2003.
- HUME D., *Traité de la nature humaine* (1739), trad. fr. A. Leroy, Paris, Aubier-Montaigne, 1961, t. I.
- *L'Histoire naturelle de la religion et autres essais sur la religion*, Paris, Vrin, (1757), 1989.
- *Traité de la nature humaine* (1739), trad. P. Folliot, édition électronique, Quebec, 2005, p. 105.
- JACOB F., *La Logique du vivant*, Paris, Gallimard, 1970.
- KANT E., *Critique de la faculté de juger*, Section II, Dialectique, §91, p274, Paris, Gallimard, 1985.
- *Critique de la raison pure* (1787), trad. fr. A. Delamarre et F. Marty, Paris, Folio essais, 1980.
- LAMBERT D. et REZSOHAZY R., *Comment les pattes viennent au serpent. Essai sur l'étonnante plasticité du vivant*, Paris, Flammarion, 2004.

- PIETTE A., *L'origine de la croyance*, Paris, Berg International, 2013.
- PASCAL, *Pensées*, texte Léon Brunschvicg (1897), Paris, Flammarion, 1976.
- PLATON, *Gorgias*, 454 e, trad. fr. L. Robin, Paris, Folio essais, 1999.
- RICOEUR P., « La croyance », in *Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1976, vol. V.
- ROVELLI C., *Qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce que l'espace ?*, Bruxelles, Bernard Gilson Editeur, 2008.
- RUSSELL B., *Problèmes de philosophie*, tr. fr. Fr. Rivenc, Paris, Payot, 1989.
- Saint AUGUSTIN, *Les Confessions*, trad. J. Trabucco, Flammarion, Paris, 2008.
- SANCHEZ M. J., *Trois murs et un secret. Pythagore et son théorème*, trad. fr. Juliette Ruë, éd. RBA France, Paris, 2014.
- SARTRE J. P., *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1996.
- SMOLIN L., *Rien ne va plus en physique !* (2006), trad. Fr. Dunod, Points Sciences, Paris, 2007.
- STEWART I., *17 équations qui ont changé le monde*, trad. fr. A. Muchnik, Paris, Flammarion, 2015, p. 105.
- TOCQUEVILLE A. de, *De la démocratie en Amérique*, tome II : 1840, Paris, Flammarion, 2008.
- WITTGENSTEIN L., *De la certitude*, trad. D. Moyal-Sharrock, Paris, Gallimard, 2006.
- Revue d'Anthropologie des Connaissances*, vol. 3, éd. des archives contemporaines, Paris, 2009.
- Le Petit Robert de la langue française*, édition 2015, Paris.

Table des matières

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat	4
Remerciements	5
Sommaire	6
Préliminaires.....	7
Introduction générale.....	9
Partie I - Définitions et origines de la croyance.....	12
Chapitre 1 – Qu'est-ce que croire?	13
Chapitre 2 – Types et hiérarchie des croyances	21
Chapitre 3 – Origines de la croyance	25
Section 1 - L'origine phylogénétique	26
Section 2 - L'origine ontogénétique	30
Chapitre 4 – Conclusion de la partie I.....	34
Partie II - Irrationalité de la croyance	36
Chapitre 1 – Introduction	37
Chapitre 2 – La justification.....	39
Chapitre 3 – Le cohérentisme.....	42
Chapitre 4 – Le fondationalisme	45
Chapitre 5 – L'internalisme et l'externalisme	47
Chapitre 6 – Le mode d'acquisition de la croyance.....	50
Chapitre 7 – L'intuition et l'évidence	52
Chapitre 8 – Conclusion de la partie II	53
Partie III - L'irrationnel et la vérité, la science, l'induction et le prosélytisme.....	54
Chapitre 1 – Besoin de croyance ou besoin de vérité	56
Chapitre 2 – Les croyances irrationnelles et la science.....	58
Chapitre 3 – Le raisonnement par induction et la croyance	61
Chapitre 4 – Prosélytisme et croyances irrationnelles	64
Conclusion générale	67
Bibliographie	70
Table des matières	72
Résumé/Summary	73

Résumé

Les croyances sont indispensables à l'existence même de l'Homme.

Grâce à son langage, il peut en exprimer certaines sous forme de propositions et leur donner une justification. Mais ces croyances, même justifiées, sont-elles toujours rationnelles ? Qu'appelle-t-on alors croyances irrationnelles et quels en sont les critères ?

Après avoir proposé une définition du concept de croyance, nous avons recherché ses origines chez nos ancêtres ainsi que son apparition chez l'enfant, au cours de son développement, afin de comprendre comment on peut en arriver à adopter des croyances irrationnelles.

Les théories philosophiques de la *justification* de la croyance, telles que le *cohérentisme*, le *fondationnalisme* et l'*externalisme*, nous ont ensuite permis de préciser les critères qui caractérisent l'irrationalité.

Nous avons pu ainsi établir qu'il n'y a pas qu'une forme d'irrationalité, en ce qui concerne l'acte de croire, mais trois, que nous avons distinguées :

1 - La croyance est intrinsèquement irrationnelle c'est-à-dire que le contenu de la proposition à laquelle on adhère est absurde, insensé, illogique...

2 - La croyance est irrationnelle par manque de *justification* c'est-à-dire qu'elle est incohérente par rapport à un lot de croyances en place ou non fondée sur une base solide de croyances.

3 - La croyance est irrationnelle en raison de la source et du mode d'acquisition de celle-ci. C'est le fait de l'adopter, de l'entretenir qui est irrationnel.

Nous avons enfin confronté le concept de croyances irrationnelles aux concepts de vérité, de science, de raisonnement par induction et de prosélytisme.

Mots-clés : croyance, irrationalité, justification, cohérentisme, fondationnalisme, externalisme

Summary

Beliefs are essential to the very nature of human beings.

They can be expressed with a proposition and justified, thanks to the language. But are these beliefs, even justified, always rational? What do we call irrational beliefs and what are the main criterions?

Once defined the concept of belief, we have investigated its origins in our ancestors and its appearance in the brain of the infant. This, in order to understand how we manage to acquire such irrational beliefs.

The philosophical theories of *justification* of belief, such as *coherentism*, *foundationalism* and *externalism*, allowed us to specify the criterions of irrationality.

We therefore demonstrated that it exists not one form of irrationality in the act of believing but three that we have distinguished:

1 - The belief is irrational in itself: i.e. the content of the proposition to which we subscribe is absurd, senseless, illogical ...

2 - The belief is irrational through lack of *justification*: i.e. it is not coherent with a total set of beliefs already established or it is not founded on solid basic beliefs.

3 - The belief is irrational on the grounds of the source and the type of acquisition. It is the fact of adopting it that is irrational.

We finally confronted the concept of irrational beliefs with the concept of truth, science, reasoning by induction and proselytism.